



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

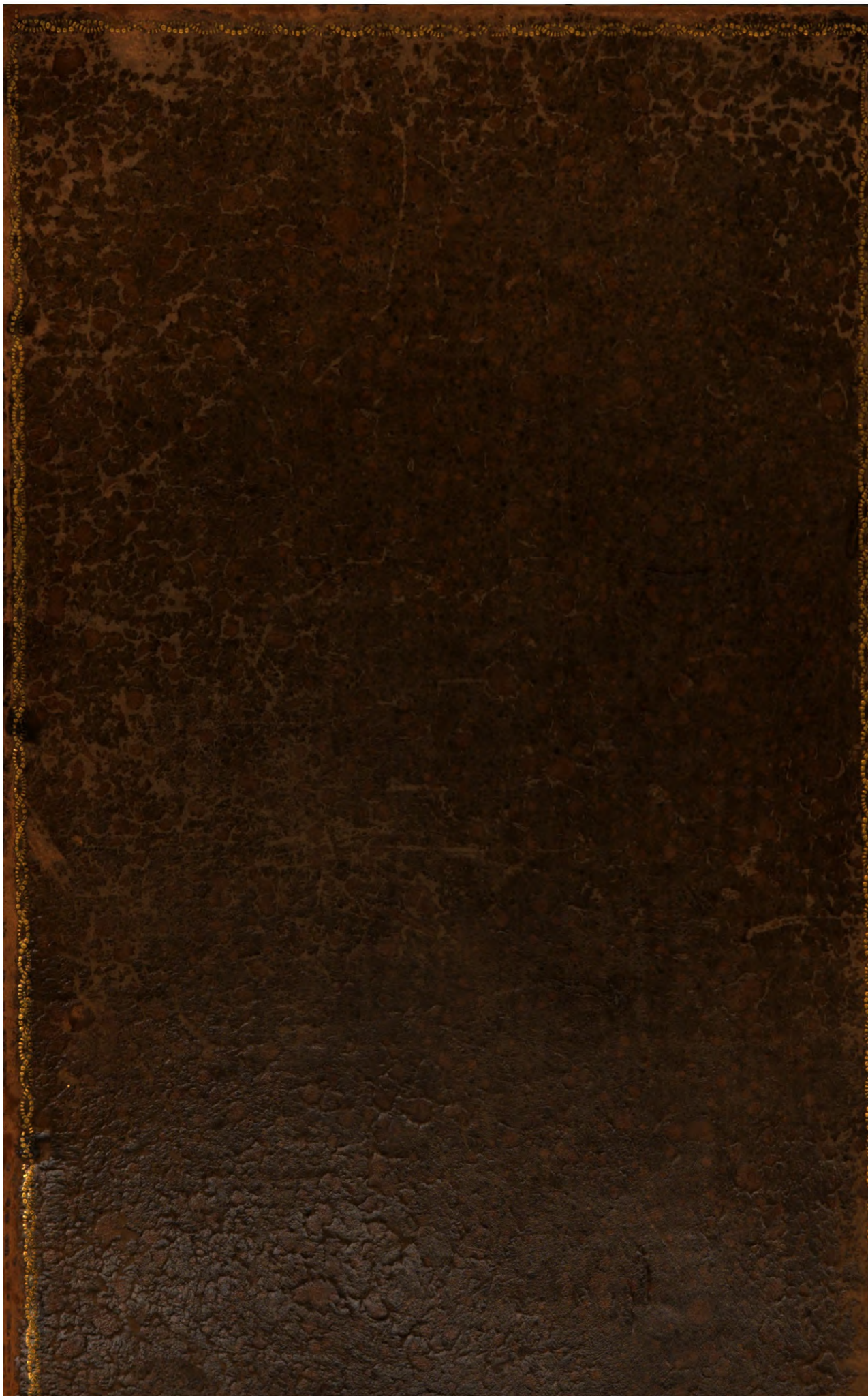
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

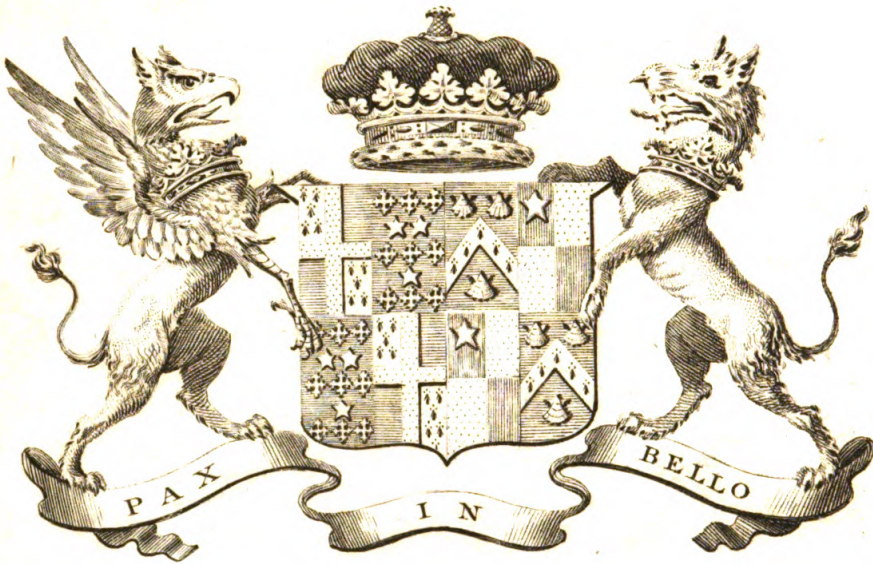
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Case B
Shelf 7



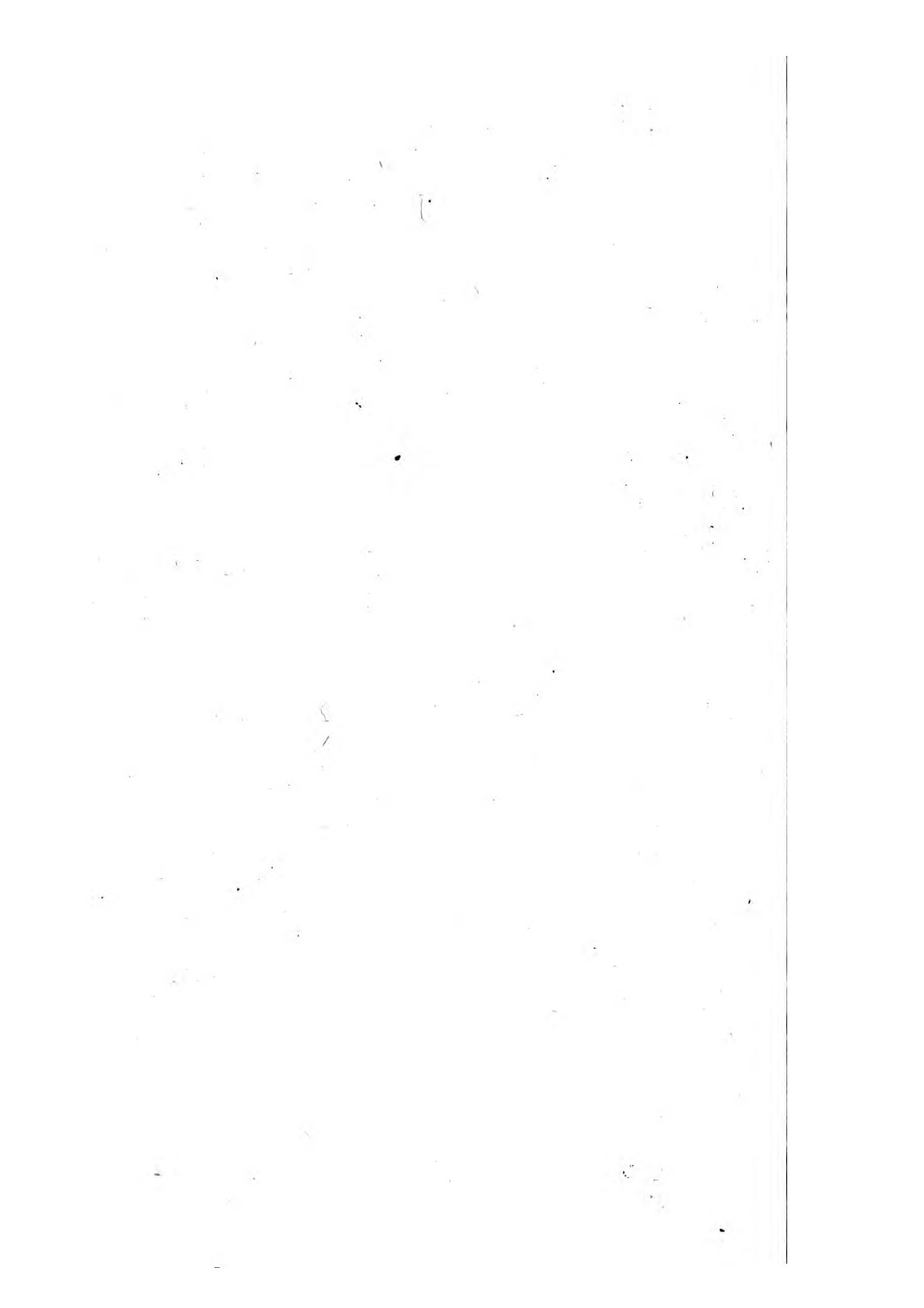
LEEDS.

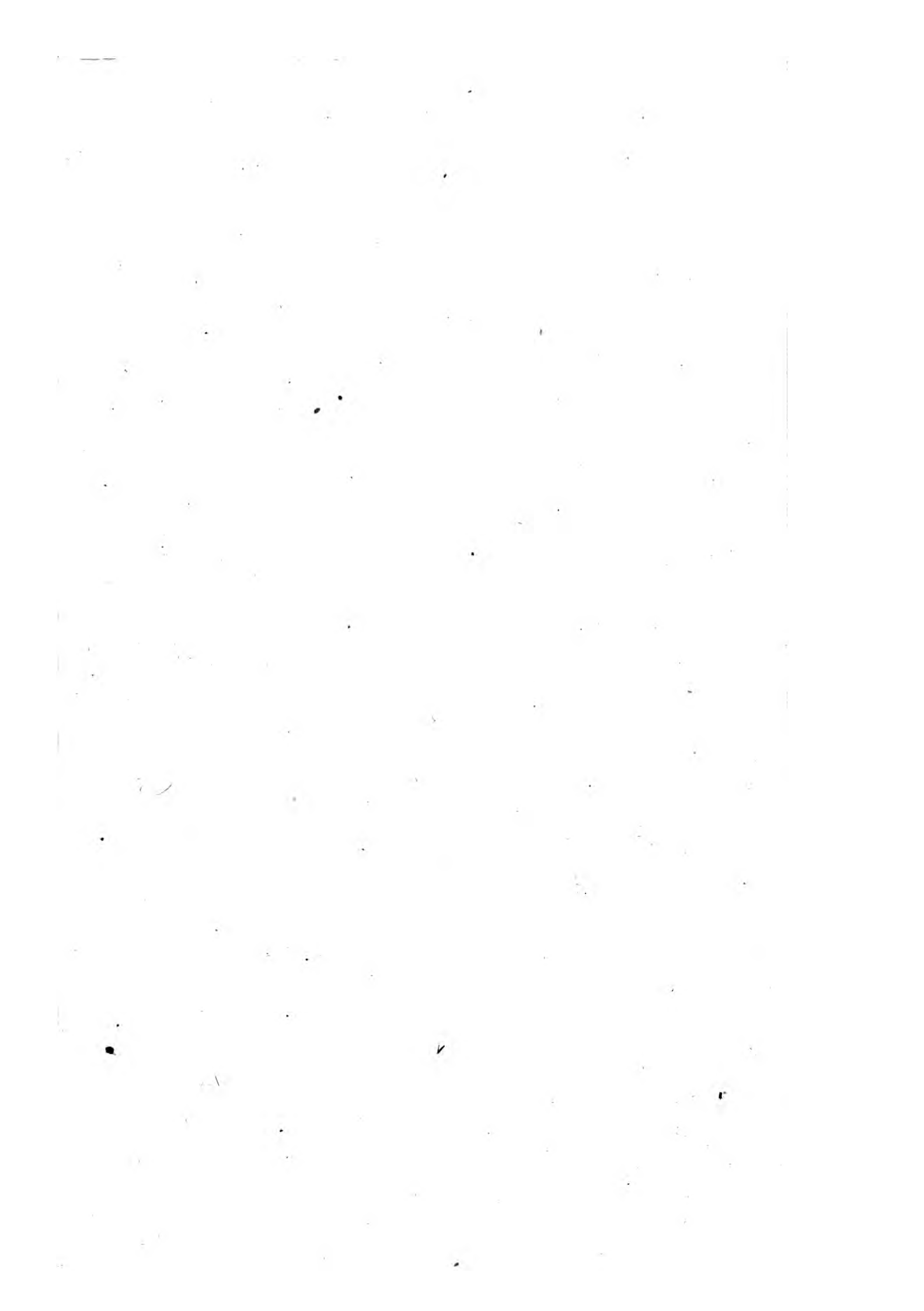
Percy 92

This is part of Thomas Percy's edition
of the works of the Duke of Buckingham.
It was found bound in the bookshelves
of Mr. Rogers in Eldon Place, Newmarket
uponayne January 1929

A. G. Robinson

See Percy - Warton *Essays*
Vol. 150 and 164-67





*Leeds.
1796.*



S I R
P O L I T I C K
W O U L D - B E
C O M E D I E
A L A M A N I E R E D E S A N G L O I S .





2



ADVERTISEMENT.

THE following Piece, having always been published in **LES OEUVRES DE M. DE ST. EVREMOND**, as the joint Composition of the **DUKE of BUCKINGHAM**, **Mons. D'AUBIGNY**, and **HIMSELF**, has a legitimate right to be reprinted with the works of the former. And, as the writings of **St. Evremond** are not at present very popular, it will probably gratify the generality of Readers even of the French language, especially in this country, to rescue this excellent ^{Performance} production from the neglect in which it lies buried among the less interesting productions of that voluminous writer, and, by its republication here, restore to their notice one of the wittiest and most entertaining national Satires now extant in any language.

Mons. Des Maiseaux, in his *Life of ST. EVREMOND*, informs us *, that this Gentleman, on his coming over to England soon after the Restoration, renewed his acquaintance with many of our first nobility, whom he had known in France during their exile; that the Duke of Ormond, the Earls of St. Albans and Arlington, Lord Crofts, &c. were among his best friends; but that he more particularly attached himself to the Duke of Buckingham and Monsieur (or, as we should now call him, the Abbé) d'Aubigny brother of the Duke of Richmond. That these three, being men of wit and genius, saw each other almost every day, when their conversation frequently turned on the subject of the Drama; and from the accurate descrip-

* Sub ann. 1661.

tion given to St. Evremond (who did not understand English) by the other two, of the best productions of the English Stage, that writer formed so exact a judgment of its character, that forty years after he remembered all the particulars very distinctly, and hath discussed the subject in some of his Dissertations. At length for their amusement they jointly wrote LA COMEDIE DE SIR POLITICK WOULD-BE: in composing which each of them contributed his share of the different Characters, and St. Evremond formed the Dramatic arrangement.

The names of BUCKINGHAM and ST. EVREMOND are sufficiently celebrated; but that of D'AUBIGNY is not so well known. This gentleman was LEWIS STUART D'AUBIGNY*, fifth son of Esme Stuart Lord D'Aubigny in the Duchy of Auvergne in France, and Earl of March in England; who, after the death of his elder brother Lewis, succeeded to the titles of Duke of Lenox and Richmond †.

Lewis, who was born in 1619, had been sent into France, when aged only five years, and there educated for the church, into which he entered very young, and was made one of the Canons of Notre-Dame in Paris. On the Restoration of King Charles II. he came over to England, and was soon after made by his Majesty Grand Almoner to his Queen CATHARINE of Portugal. This distinction, however, he did not enjoy more than three or four years, as he died in November, 1665, aged 46 years.

The Abbé d'Aubigny was nearly allied by marriage to the Duke of Buckingham; whose sister Lady Mary Villiers had been married to James Duke of Richmond the Abbé's eldest brother, and was the celebrated Duchess of Richmond one of the distinguished

* V. Desmaisaux Vie de M. de St. Evremond. sub ann. 1662.

† Imhoff, Regum & Parium Magn. Britann. Hist. General. fol. in tab. xiv.

beauties of that age. This alliance would doubtless contribute to the intimacy which took place between the Duke of Buckingham and M. d'Aubigny; whose wit and genius will appear from the share he had in the following piece: but he was particularly admired by his contemporaries for his pleasing manners and open frank engaging character; of which we need no other testimony than the following laconic description of him by his friend St. Evremont*,
 Ce Monsieur d'Aubigny si connu de tout le monde pour le plus agréable homme qui fut jamais.

* *En Le Prophete Irlandois, Nouvelle.*



A C T E U R S.

SIR POLITICK WOULD-BE, *Chevalier Anglois, Politique ridicule.*

MR. DE RICHE-SOURCE, *Homme d'Affaires, François, Chimérique en Projets.*

LA FEMME DE SIR POLITICK, *grave & sottement capable.*

ME. DE RICHE-SOURCE, *Coquette & Bourgeoïse.*

LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, *Gascon brillant, avec un faux air de la Cour de France.*

UN VOYAGEUR ALLEMAND, *exact & régulier, qui voit jusqu'aux dernières Epitaphes des Villes où il passe.*

MYLORD TANCREDE, *homme d'esprit, qui connoît le ridicule de tous les autres.*

UNE ENTREMETTEUSE *faisante la DOGESSE, & ses DAMOISELLES faisant les FEMMES DES SENATEURS.*

DOMINICO, *Venitien mystérieux, faisant l'Espion.*

LE SIGNOR ANTONIO, *Discour de Concetti, Ami de TANCREDE.*

QUATRE
SENATEURS { AGOSTINO, *faux Caton, & ridiculement grave.*
AZARO, *beau Discoureur.*
AMELINO, *du meme esprit.*
PAMFILINO, *Homme de bon-sens.*

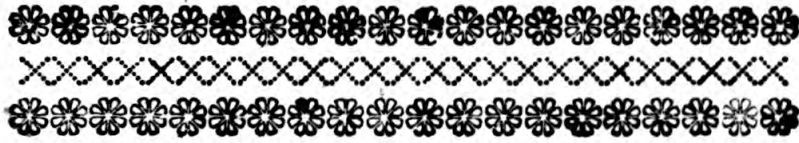
UN VALET *du Signor Antonio.*

UN VALET *de Sir Politick.*

UN HUISSIER.

La Scene est à VENISE.

SIR.



S I R

POLITICK WOULD - BE,

C O M E D I E.



A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

Mr. DE RICHE-SOURCE, Sir POLITICK
WOULD-BE.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, le bruit de votre réputation en général,
& les graces que ma maison a reçûes de vous en
particulier, m'obligent à vous assurer du respect que j'ai
pour votre personne, & de la reconnoissance que j'ai de
vos faveurs.

S 3

S I R

262 - SIR POLITICK

SIR POLITICK.

Permettez que je fâche votre nom.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je suis ce François, dont la femme a reçu chez vous tant de courtoisie.

SIR POLITICK.

Beaucoup d'honneur à votre bien humble serviteur de lui avoir rendu quelque service. Le pouvoir est petit, mais la bonne volonté est grande.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Nous connoissons par nôtre propre expérience la bonne volonté & le crédit : trop heureux d'avoir rencontré l'une & l'autre dans nôtre mauvaise fortune.

SIR POLITICK.

J'ai bien cru qu'à votre âge, & en famille, vous ne voyagiez pas sans cause. Possible quelque stratagème de Cour vous a obligé d'en sortir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

J'ai toujours eu assez de prudence pour me garantir des stratagèmes de Cour : mais on se trouve enveloppé dans des malheurs publics, que la prudence ne peut éviter.

SIR POLITICK.

La France est la grande mer, où s'élevent les tempêtes.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Chaque pays a ses tempêtes : la vertu a des envieux par tout ; & la vôtre assurément n'en a pas été exemte.

SIR

SIR POLITICK.

J'ai vu quelques orages en ma vie ; mais j'ai su m'accommoder aux vents, & me servir assez bien des voiles. Graces à la Politique, je pense être arrivé au port présentement.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous devez compte au public de vos talens : & à Dieu ne plaise que vous appellassiez être au port, de vous tenir en repos.

SIR POLITICK.

Ma vie n'est pas tout-à-fait oisive ; nous avons de quoi nous donner toujours un peu d'occupation.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vôtre capacité vous attire tous ceux qui ont besoin de conseil : & quoi que vous n'ayiez point de poste ici, je m'affure que vous ne laissez pas d'avoir grande part aux affaires de la République.

SIR POLITICK.

On m'a toujours dit que j'avois quelque talent pour les Affaires. Les années du moins ont dû me donner de l'expérience : mais la République est bonne & sage ; elle n'a pas besoin d'autre conseil que du sien.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est en quoi paroît sa sagesse, de consulter une personne aussi éclairée & aussi capable que vous.

SIR POLITICK.

J'avouë qu'on se trompe dans la bonne opinion qu'on a

de moi. A la vérité, beaucoup de Sénateurs viennent ici chercher des lumieres que je n'ai pas.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je croi qu'ils rendront justice à la fin à votre mé.ite ; & le Sénat vous mettant dans son corps, fera par intérêt ce qu'il fait quelquefois à des Etrangers par honneur.

SIR PÓLITICK.

Vous n'êtes pas le premier qui m'en a voulu flater. Si la République nous en juge dignes, nous tâcherons de répondre le mieux qu'il sera possible à son choix. Mais vous, Monsieur, vous vous avez quitté le Pays orageux, pour chercher celui où regne le calme,

MR. DE RICHE-SOURCE.

Ha ! Monsieur, je ne hai rien tant que le repos, & tiens à grand malheur pour moi, d'avoir quitté la France. C'est le Pays des affaires & de la fortune. Néanmoins on ne s'abandonne pas ; il faut agir selon l'état où l'on se trouve, & voir ce qu'il y a à faire en ce pays-ci.

SIR POLITICK.

Monsieur, si le peu de talent que Dieu m'a donné, vous peut être utile à quelque chose, comme je vous l'offre avec franchise, vous pouvez en disposer sans cérémonie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On est trop heureux de rencontrer à Venise un secours si nécessaire : & en quelque lieu que ce soit, l'honneur de votre connoissance peut être compté entre les meilleures fortunes. Mais, Monsieur.

S I R P O L I T I C K .

Permettez-vous qu'on en use avec liberté? Je vais dire un mot à un Sénateur, qui m'avoit chargé de quelque projet politique.

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

C'est à moi de vous demander pardon d'en avoir usé incivilement. Je saurai prendre mon tems, si vous le trouvez bon, pour jouir quelquefois d'une conversation si profitable.

S I R P O L I T I C K .

Vous en ferez toujours le maître, & pouvez commander à toute heure à un serviteur particulier. Si toutefois vos affaires vous permettoient de demeurer ici un moment, je reviendrois vous trouver.

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

Vous pouvez demeurer tant qu'il vous plaira ; j'attendrai avec plaisir votre retour.

S C E N E I I .

M R . D E R I C H E - S O U R C E , M E . D E R I C H E S O U R C E .

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

Ah ! ma femme, que je viens d'entendre un habile-homme !

M E . D E R I C H E - S O U R C E .

Ne vous l'avois-je pas bien dit ? C'est le premier homme que j'aye vu de ma vie.

M R .

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je ne m'entête pas facilement ; mais je ne m'y connois point, ou Sir Politick est une personne bien capable.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Capable ! au delà de tout ce que vous pouvez penser, & le meilleur ami qu'on vit jamais. Si nous en avions eu un en France fait comme lui, nous ne serions pas à Venise.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il faut regarder les choses comme elles sont. Sir Politick étoit à Venise quand nous étions à Paris : présentement nous sommes tous deux en même lieu, & j'entrevois des choses qui pourroient bien nous consoler de la disgrâce où nous sommes.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez vous imaginer le secours que vous en pouvez tirer : & ne craignez point de lui communiquer vos lumières (en cas qu'il vous communique les siennes, cela s'entend) ; il est homme d'honneur, & aussi sûr qu'il est habile. C'est un trésor que d'avoir Sir Politick pour ami.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est bien mon dessein de faire une bonne liaison avec lui : mais me conseillerez vous de lui découvrir nôtre grande affaire ?

ME. DE RICHE-SOURCE.

Quoi ? la Circulation ?

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oui, la Circulation, qui est, comme vous savez, le plus beau projet du monde.

ME. DE RICHE-SOURCE

Vous ne sauriez mieux faire : aussi-bien est-il impossible de la conduire seul.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous avez raison, & je le ferai. Je veux néanmoins avoir encore une conversation avec lui auparavant ; non pas que je m'en défie, de la sorte que vous m'en parlez : mais un si bon Politique pourroit prendre quelque méchante impression de moi, si je lui communiquois d'abord une si grande pensée.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ce n'est pas à nous autres femmes d'entrer en de telles affaires : vous en userez comme il vous plaira.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Le voici déjà de retour. Allez-vous-en ; je me trompe, ou nous allons entamer bien des choses.

S C E N E III.

MR. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK,
DOMINICO *qui les écoute.*

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monfieur, nous nous sommes assez observés. Il est de la prudence d'un homme sage de ne se fier pas légèrement aux inconnus : mais puis que les hommes ne font
pas

pas les affaires seuls, & qu'il est impossible de rien exécuter de beau, sans entrer en confiance; je vous supplie, Monsieur, de ne me refuser pas la vôtre, & vous ne vous repentirez jamais de me l'avoir donnée.

SIR POLITICK.

Vous êtes tombé dans ma pensée: mais il n'étoit pas, ce me semble, de la dignité de ma politique de m'ouvrir le premier.

MR. DE RICHE-SOURCE.

La France est assez considérable dans l'Europe, pour ne pas négliger un homme qui en connoît parfaitement les intérêts.

SIR POLITICK.

Madame votre femme m'en a averti plus d'une fois; & je ne suis pas à apprendre votre mérite & vos qualités: mais puis que vous êtes étranger ici, trouvez bon que je vous fasse part de quelques observations que j'ai faites. Chaque Pays a ses usages; c'est pourquoi je vous recommande ces choses: premièrement, le pas grave, & la contenance composée: cela sent son personnage. Pour vos Discours, ne dites jamais rien que vous croyiez; & ne croyez jamais rien de ce qu'on vous dira: que toutes vos actions soient réglées par les Loix, dont je porte un *Compendium* sur moi. De Religion, vous vous accommoderez à celle du pays en apparence, & pourrez en effet en avoir une autre, si vous n'aimez mieux n'en avoir point du tout; ce que je laisse purement à votre choix*.

* Cela est imité de la COMEDIE de *Ben Johnson* intitulée: *VOLPONE, OR THE FOX*; ACT IV. Sc. I.

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il faudroit que je fusse mal-habile-homme, si, assisté comme je suis de vos conseils, je ne pouvois me conduire. Mais je vous supplie, Monsieur, de me donner quelques lumieres de la constitution de cet Etat.

SIR POLITICK.

Vous pouvez juger de la bonté de ses Loix par sa durée. Vous savez néanmoins que rien n'est parfait en ce monde ; & je pense que le gouvernement pourroit être encore plus accompli. Je vous dirai en dernier secret, que les Législateurs ont manqué lourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul DOGE.

DOMINICO, *qui vient sur le Théâtre, les écoute à ces mots de République & de Doge, & dit à part.*

Qu'entens-je de Secret, de République, de Doge ! Il y a quelque mystere ici deffous : écoutons.

SIR POLITICK.

Le Doge est une espece de Consul. Les Romains en avoient deux : moi, j'en voudrois quatre. En voici la raison. Un Doge a toujours soixante & dix ans, & quelquefois plus : ce qui lui reste de vie, n'est qu'infirmité : tantôt il garde le lit, tantôt la chambre. S'il y en avoit quatre, quand un seroit couché, trois seroient debout ; si deux malades, deux en santé ; si trois, il en resteroit toujours un pour vaquer aux affaires, & se trouver à tous les Conseils.

DOMI-

DOMINICO, *tout bas.*

Voici des gens mal-intentionnés, qui cherchent à profiter des défauts du Gouvernement.

SIR POLITICK.

Autre raison, tirée de la Politique. C'est une maxime fondamentale d'Etat, que toutes les parties du gouvernement doivent avoir de la convenance. Or, à Venise, unité de Doge est absurde, comme chose qui sent son air monarchique.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je n'ai jamais rien entendu de si triste. La dernière raison est d'un vrai homme d'état. La première est de ces choses que l'on croit naturelles, & que tout le monde pense, aussi tôt qu'elles sont trouvées.

SIR POLITICK.

Naturelles tant qu'il vous plaira : mais il y a douze cens ans que dura la République, sans que personne s'en soit jamais avisé. J'avouë bien qu'il y a des projets plus profonds ; & vous en allez entendre un qui est bien d'une autre spéculation. Il regarde les affaires étrangères. Vous devez savoir que la République a de grands intérêts à la Porte, & qu'il lui est nécessaire d'être bien informée de cette Cour-là : mais si nôtre Ambassadeur en donne la moindre connoissance, il y va de sa tête pour le moins. J'ai trouvé le moyen de lui faire tenir des nouvelles en deux jours, & de recevoir des fiennes en aussi peu de tems, sans aucun danger.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Comment, Monsieur ; il faut être Magicien pour cela !

SIR POLITICK.

Si vous appelez Magie ce qui n'est pas dans le cours ordinaire des choses, je l'avouë ; il n'y a pourtant rien de surnaturel ; écoutez seulement. J'ai des relais de Pigeons chez mes correspondans.

MR. DE RICHE-SOURCE.

De Pigeons !

SIR POLITICK.

Cela vous surprend ? Oui, de Pigeons. Je voi bien que vous n'êtes pas profond dans les affaires du Levant ; écoutez. J'ai à Venise des Pigeons de l'Istrie, à qui j'attache une lettre pour l'Ambassadeur : mon correspondant de l'Istrie la prend, & l'attache au pigeon de Dalmatie : celui de Dalmatie l'attache au pigeon de la Bosphine : un autre Venitien dépêche ce dernier, qui porte ma lettre à l'Ambassadeur. Voilà des nouvelles de Venise à Constantinople en deux jours : cela est-il extraordinaire & utile ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Rien au monde ne le fauroit être plus.

SIR POLITICK.

Je pourrois vous dire beaucoup d'autres choses de cette nature ; mais j'ai quitté les projets politiques, pour travailler en Spéculation militaire ; & je vous dirai, comme à mon ami, que j'ai trouvé de beaux secrets pour la Guerre. Beaucoup de gens en ont pour les sieges ; ce
qui

qui fait que je m'y applique moins : j'en ai plusieurs pour les batailles, qu'un Empereur ne fauroit trop acheter.

DOMINICO, *bas.*

Je ne doute point qu'il n'ait vendu ce dernier au *GRAND-SEIGNEUR*, & il fera peut-être employé contre la République.

SIR POLITICK.

Dites-moi, Monsieur, n'avez-vous pas cru que pour devenir grand homme de guerre, il falloit être aux armées ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai cru jusqu'ici ; & je vous avouë que je le crois encore.

SIR POLITICK.

Erreur populaire : il n'y a rien de si opposé au grand Capitaine, que de se trouver aux occasions ; & je vais vous le faire toucher au doigt & à l'œil.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Cependant, c'est contre une opinion générale, & reçüe de toute éternité.

SIR POLITICK.

Il faut avoir de la révérence pour nos peres ; mais ils étoient hommes comme nous. Si en toutes choses on s'en étoit tenu à ce qu'ils ont trouvé, on feroit la guerre encore avec des flèches, & il n'y auroit adjourd'hui non plus d'Antipodes, qu'il y en avoit de leur tems. Monsieur, dépouillez-vous de toute prévention pour eux, & pour moi.

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Puis que vous le trouvez bon, je vais examiner la chose avec une pleine liberté d'esprit.

SIR POLITICK.

Vous me ferez plaisir ; ça, m'avouërez-vous pas qu'à l'approche d'une armée ennemie, il n'y a point d'homme qui ne soit retenu par la peur, ou emporté par le courage ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est très-bien raisonné.

SIR POLITICK.

Si vôtre Général est sujet à la crainte, il laissera perdre l'occasion de défaire les ennemis.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il est vrai.

SIR POLITICK.

S'il ne craint rien, il combat mal-à-propos, & se fait défaire lui-même.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a rien à repliquer là-dessus.

SIR POLITICK.

Dans le Cabinet, on conduit une guerre de sang froid : on fait la supputation des deux armées, on considère quelques autres circonstances.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais il me semble qu'on prendroit des mesures bien plus justes, en voyant les troupes.

SIR POLITICK.

Point du tout : à un homme d'esprit, voyez-les, **ne les voyez pas**, c'est la même chose. C'est toujours une armée, des gens de pied, & des gens de cheval, des canons, des mousquets, des piques, des pistolets. **La Spéculation militaire fait tout.**

MR. DE RICHE-SOURCE.

J'avouë qu'elle y fait beaucoup.

SIR POLITICK.

Or ma supputation faite, j'envoye ordre à un Lieutenant de donner bataille, je défais les ennemis, & voilà un pays que j'ai conquis. Si je me trouve foible, je donne ordre de demeurer dans les retranchemens; l'armée ennemie se dissipe, & voilà un pays que j'ai fauvé.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je commence à voir clair présentement, & vous ne me laissez pas le moindre doute dans l'esprit.

SIR POLITICK.

Philippe II, Prince militaire au dernier point, connu de bonne heure ces maximes, & s'en est toujours fort bien fervi.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Philippe II ! Vous m'étonnez. Il a toujours passé pour un grand Politique, & jamais pour un Guerrier.

SIR

SIR POLITICK.

Autre erreur populaire. Il a toujours eu dans la tête d'être plus grand Capitaine que son pere ; & voyant l'erreur où Charles-Quint étoit tombé, de se trouver aux occasions, il prit le parti de faire la guerre du Cabinet. Qu'en arrive-t-il ? Philippe II. projette une bataille ; le Duc d'Albe la donne : à votre avis, qui la gagne ? Philippe II. assurément, & n'en doutez pas. On peut dire la même chose sur le Duc de Parme. Le Duc assiege Anvers, & Philippe prend la Ville. Oui, je tiens Philippe le plus grand Capitaine de nos jours, & peut-être de l'antiquité, si vous en exceptez Périclès.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monfieur, tous les hommes que j'ai vus jusques ici ; je dis les plus habiles, n'ont que de la superficie : vous seul approfondissez les matieres ; l'esprit demeure convaincu de vos raisons.

SIR POLITICK.

On a peut-être un peu plus de méditation qu'un autre, & on digere les choses.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oserois-je espérer une grace ?

SIR POLITICK.

Vous avez tout pouvoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est être bien incivil ; mais je ne saurois m'en empêcher. Auriez-vous la bonté de me donner quelqu'un de vos Secrets pour la guerre ? Il n'y a rien que je ne

donne pour faire étudier mon fils en spéculation militaire. Le plaisir que j'aurois de le voir plus Capitaine que ces petits Messieurs, qui font les entendus, pour avoir fait cinq ou six campagnes ! Monsieur, je ne suis pas importun ; mais je vous demande en grace quelqu'un de vos secrets pour la guerre.

SIR POLITICK.

Quant à cela, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît. Vous êtes François, & je suis Anglois. Nos nations ont eu autrefois de grands différens ; ils peuvent recommencer, & je ne vous donnerai pas des armes pour nous battre.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Nos deux nations font en bonne intelligence.

SIR POLITICK.

Peut-être ne durera-t-elle pas long-tems. Un Politique doit tout prévoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je vous assure qu'il ne me reste aucune amitié pour un pays, où mon mérite a été si mal reconnu.

SIR POLITICK.

Le chagrin passe, & l'amitié peut revenir. Bref, Monsieur, n'espérez pas que je vous donne rien, qui puisse aller un jour contre le bien de ma Patrie. En toute autre chose, faites état que personne n'est plus à vous que Sir Politick. [Ils sortent.]

DOMINICO, *seul.*

Gens dangereux à la République ! Attaquer les Législateurs !

lateurs ! Se prendre à la constitution de l'Etat ! Multiplier jusques à quatre un Magistrat unique ! Mutation de gouvernement appuyée sur l'exemple de deux Consuls, & raffinée par la méditation d'un spéculatif ! Comme j'ai voué beaucoup de service au Doge, il n'y a rien que je ne fasse pour ruiner un projet, qui va à lui donner trois compagnons. Je veux l'en avertir lui-même ; & si je ne puis lui parler (car il est souvent indisposé,) je dirai tout à un Sénateur de mes amis, qui en informera le Sénat.

S C E N E IV.

LE SIGNOR ANTONIO, MYLORD
TANCREDE, *qu'il avoit connu à Londres.*

ANTONIO.

QUE vois-je ! bon Dieu ! Le ciel, favorable à Venise, envoie ici l'Etoile du Nord briller parmi nous.

TANCREDE.

Je ne suis ni Astre, ni Etoile, & je viens d'un pays où vous savez qu'on ne brille pas. Je suis de vos amis il y a long-tems, ravi de me trouver dans un lieu où nous puissions renouveler nôtre connoissance.

ANTONIO.

Vous venez donc faire rougir nos jasmins du vermeil de vos roses.

TANCREDE, *bas.*

Ce n'est plus le même homme que j'ai connu autrefois ; & quel langage est ceci ? Voyons pourtant jusqu'au

T 3

bout.

bout. [*Haut.*] Il est vrai que nous avons des roses en abondance ; & puis, ce sont les armes d'Angleterre.

ANTONIO.

Les armes d'Angleterre sont des roses en peinture ; mais en effet des tonnerres si redoutables sur les ondes, que les foudres de terre-ferme en comparaison à peine sont des éclairs.

TANCREDE.

Monsieur, je ne fais que répondre là-dessus.

ANTONIO.

Les rivières les plus profondes sont le moins de bruit, & les petits torrens nous étourdissent : de même les esprits vains & légers ont plus de langage ; les folides moins de paroles & de discours.

TANCREDE.

Vous êtes obligeant pour ma nation & pour moi.

ANTONIO.

Excusez, si l'humilité de mes pensées, & la bassesse de mes termes ne peuvent s'élever à la grandeur de mon zèle ; & agréez, je vous prie, la dévotion de mes services, dont vous pouvez disposer uniquement.

TANCREDE.

Je me suis toujours attendu que vous me conserveriez quelque part dans l'honneur de vos bonnes grâces.

ANTONIO.

La même différence que je trouve dans les Arts, entre la théorie & la pratique ; la même se rencontre en fait
de

de services, entre l'offre & l'exécution. Venons donc à la réalité des effets. Les Dames on-telles le même ascendant sur vos inclinations, que vous avez sur leurs ames ?

T A N C R E D E.

Je les ai toujours fort aimées.

A N T O N I O.

Si vous aimez ces grandes beautés fatales au repos des humains, nous avons des Helenes & des Cléopâtres.

T A N C R E D E.

Laiſſons-les pour les Rois & les Empereurs : j'en veux qui, bien loin de troubler l'Univers, ne puissent pas me troubler moi-même.

A N T O N I O.

Vous n'en voulez donc pas qui fassent les tourmens des cœurs, comme les délices des yeux ?

T A N C R E D E.

Je veux trouver du plaisir fans peine.

A N T O N I O.

Ah ! je le comprends. Il vous faut de ces beautés innocentes, dont les traits sont doux, & de qui les charmes n'ont rien de cuisant : semblables à ces beaux jours, où le soleil adoucit ses regards, & désarmé de ses brûlantes ardeurs, laisse jouir les hommes d'un tems agréable & serain.

T A N C R E D E, *bas.*

Quelque impertinent que soit devenu mon ami, je veux voir s'il m'est bon à quelque chose. [*Haut.*] Vous m'en

T 4

tendrez.

tendrez mieux, si vous comprenez que je veux de belles Putains.

ANTONIO, *bas.*

Expression du Nord! [*Haut.*] Vous voulez dire des Courtisanes : personnes officieuses, qui, rappelant une image des premières Loix de la nature, s'affranchissent de la tyrannie des nôtres, pour le plaisir cummun des deux sexes.

TANCREDE.

Voilà justement mon fait.

ANTONIO.

Nous vous conduirons quand il vous plaira chez des Flores & des Laïs. Vous ne désagréez pas que j'y fasse trouver un concert, où les Sirenes, d'enchanteresses qu'elles sont, pourroient devenir enchantées.

TANCREDE.

Vous ne sauriez m'obliger davantage.

ANTONIO.

Je ne prétens pas que si peu de chose m'aquitte envers votre Seigneurie de toutes les obligations que je lui ai ; & peut-être aurons-nous le bonheur de lui donner un Repas assez curieux.

TANCREDE.

Je recevrai avec joye tout le plaisir que vous me voudrez faire.

ANTONIO.

Je n'ose pas tout-à-fait vous le promettre ; car c'est un Repas d'invention, & j'ai besoin d'officiers ingénieux,

généieux, qui puissent bien représenter la gentillesse de l'artifice.

T A N C R E D E .

De quoi me parlez-vous-là, de Gentillesse & d'Artifice dans un repas ? Les viandes les plus naturelles sont les meilleures.

A N T O N I O .

Vôtre Seigneurie parle encore selon la coutume grossière de France & d'Angleterre, où l'on convie ses amis à un repas pour boire & manger. Nôtre nation a des manières plus épurées. Vous mangerez chez vous auparavant, ou à vôtre retour, comme vous le jugerez à propos. Nos festins se font ici pour le charme de la vûë.

T A N C R E D E .

Et pour le goût, rien ?

A N T O N I O .

Le goût n'est que pour les repas vulgaires : ce sont ici des illusions agréables.

T A N C R E D E .

Je commence à vous entendre ; il faut venir là comme curieux, & sans appetit.

A N T O N I O .

Si, s ; vous comprenez.

T A N C R E D E .

Vous me donnez une grande curiosité. Quand puis-je espérer cette fête ?

A N .

ANTONIO.

Je ne puis pas répondre du tems. J'ai bien un homme admirable pour plier le linge, qui représente toutes fortes de poissons, & divers oiseaux.

TANCREDE.

C'est déjà une assez grande merveille.

ANTONIO.

Ah ! j'ai plus. J'ai un pâtissier, qui peut faire un service de pâtés, à l'ouverture desquels fortiront mille oiseaux, qui voltigeront dans la sale, au grand contentement des curieux ravis d'une chose si surprenante.

TANCREDE.

Quels Officiers vous manquent donc, après tout cela ?

ANTONIO.

Un homme bien nécessaire ; un certain Sculpteur, rare & exquis, qui fait travailler une rave en Sirene, d'un artifice sans égal. C'est un ouvrage excellent, dont nous faisons l'ornement de nos Salades.

TANCREDE.

Ce seroit un assez grand inconvénient que de ne l'avoir pas.

ANTONIO.

Il m'en faut encore un autre, plus important mille fois.

TANCREDE.

Qui peut être ce rare Officier ?

AN-

A N T O N I O .

C'est un Ingénieur, qui travaille miraculeusement en sucre.

T A N C R E D E .

Un Confiturier, voulez-vous dire ?

A N T O N I O .

Un Ingénieur, qui fait un château de sucre avec des tours & d'autres fortifications si bien entendues, que la régularité des meilleures places n'en approche pas.

T A N C R E D E .

Cela vaut une leçon de Mathématique.

A N T O N I O .

Mieux sans doute. C'est-là particulièrement que j'ai appris l'Art militaire.

T A N C R E D E .

Je suis charmé de toutes vos raretés. Voilà dîner délicatement ; non comme nos brutaux, qui ne trouvent au repas que le plaisir de manger.

A N T O N I O .

En ce pays, tout est esprit, gentillesse, invention. S'il faut manger, par une nécessité naturelle que nous avons commune avec les bêtes, on mange chacun chez soi, pour cacher les imperfections où la nature nous assujettit : mais en public, ce ne sont que subtiles apparences, figures ingénieuses, & délicates représentations ; car vous devez savoir que tout dépend du bel art, & de la belle cérémonie.

T A N -

TANCREDE.

Je ne suis déjà plus si grossier que j'étois, & j'espère de me rendre digne un jour de vôtre table. En attendant ce repas, que vous me promettez, vous trouverez bon, que suivant vôtre conseil, j'aïlle cacher mes imperfections naturelles à mon logis.

ANTONIO, *seul.*

Quelque effort que fasse nôtre bon Anglois, il a de la peine à s'élever aux choses sublimes. Quand j'étois en Angleterre, j'accommodois mes pensées & mes discours au génie de son peuple. J'ai voulu faire ici l'honneur de ma nation, & régaler ce Mylord de *Concetti* très-beaux, & très-relevés : mais je me suis apperçu par ses reponses vulgaires, que j'allois au delà de sa portée. Je hai les esprits bas & rampans, je ferois bien de n'avoir plus de commerce avec un homme si commun.

Fin du premier Acte.

ACTE

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

LE VOYAGEUR ALLEMAND, LE MARQUIS
DE BOUSIGNAG, MYLORD TANCREDE.

L'ALLEMAND.

NE perdons point de tems, je vous prie, & voyons au-
jourd'hui quelque chose de curieux.

LE MARQUIS.

Et moi, promenons-nous, je vous prie, nous n'aurons
que trop de loisir à Venise pour voir ce qu'il y a de cu-
rieux. Un peu de conversation.

L'ALLEMAND.

Qu'appellez-vous Conversation ? s'amuser à discourir :
Je ne suis venu d'Allemagne pour ne faire que parler.

LE MARQUIS.

Toutes vos curiosités ne valent pas un quart-d'heure
d'entretien. Mais qui est cet étranger qui vient vers
nous ?

L'ALLEMAND.

C'est un Mylord avec qui je loge, cousin du Duc de
Buckingham ; voulez-vous faire connoissance avec lui ?

LE MARQUIS.

Cousin, dites-vous, du Duc de Buckingham ; & si je
veux faire connoissance ?

L'ALLEMAND.

Je ne fai pas si vous le voulez connoître ; nous autres ne recherchons la connoissance de perfonne.

LE MARQUIS.

Après les obligations que j'ai au Mylord-Duc, je négligerois la connoissance de son parent ! Tout mon déplaisir est de l'aborder par rencontre : mais puis que l'occasion s'offre à nous, il ne la faut pas perdre. Présentez-moi, je vous prie.

L'ALLEMAND.

Mylord, voici un Gentilhomme François, qui désire de vous connoître.

LE MARQUIS.

Monfieur, ce n'est pas ici un lieu propre à vous rendre mes respects : j'irai chez vous, si vous l'avez agréable, pour vous dire que je dois tout au parent de Monsieur le Duc de Buckingham.

TANCREDE.

L'honneur que j'ai d'appartenir à Monsieur de Buckingham m'est avantageux en tout, & particulièrement à me donner celui de vôtre amitié.

LE MARQUIS.

C'est peu de chose, Monsieur, que mon amitié : mais j'ai tant d'obligation au Mylord-Duc, qu'assurémens vous pouvez disposer de mon bien & de ma vie.

TANCREDE.

On est heureux, Monsieur, de pouvoir obliger un homme de mérite, & vous êtes trop reconnoissant de quelque plaisir médiocre.

LE MARQUIS.

Appellez-vous un plaisir médiocre l'honneur que j'ai reçu de lui ? Je vous dirai la chose comme elle est, fans manquer d'un mot. Monsieur de Montmorency, l'honneur de nôtre nation, (cela se peut dire,) ayant su que j'allois en Angleterre, me donna une lettre pour Mylord-Duc, vôtre parent, & me chargea de lui témoigner la joye qu'il avoit de l'heureux accouchement de Madame sa femme, & de la naissance de Monsieur son fils. C'étoit une pure civilité. Monsieur de Montmorency étoit Amiral de France, Monsieur de Buckingham Amiral d'Angleterre : d'Amiral à Amiral il n'y a que la main. Le Royaume de France est plus grand que celui d'Angleterre, la flote Angloise plus considérable que le nôtre ; tous deux Ducs, grands-Seigneurs, bien-faits, libéraux, généreux. Ce n'est pas à moi de décider ; & il me semble que toutes choses étoient assez égales entr'eux. Enfin, Monsieur de Montmorency me chargea de ce compliment, dont je vous ai parlé. Je prens la poste aussi-tôt. J'arrive à Calais, & m'embarque avec le vent & la marée : mais la mer étoit si grosse, & la tempête si furieuse, qu'à la damnation de mon ame les vagues venoient quelquefois à un pied du bord du bateau. Nous fûmes cinq grosses heures à passer, qui furent cinq années pour moi. Mon nom n'est pas inconnu dans les armées. J'ai vu quelques batailles en ma vie, & me suis trouvé à quelques logemens. C'est-là qu'on connoît les braves. J'ai ouï dire à Monsieur de Vignoles * qu'il n'y avoit pas une action plus perilleuse dans la

* Vieux Maréchal de camp sous le regne de Louis XIII. à qui on se remettoit ordinairement du soin de l'Infanterie.

guerre. Ce n'est pas trop ma coutume de parler de moi ; mais je puis dire sans vanité, que j'ai fait d'assez beaux combats, & de toutes fortes. Avec cela, Monsieur, mon passage a été la plus grande, & peut-être la seule peur que j'aye jamais eüe.

TANCREDE.

Cela ne se doit pas appeller Peur, c'est manque d'habitude. Vos yeux n'étoient pas accoutumés à ce danger-là.

LE MARQUIS.

Je me suis mépris aux termes : ce n'étoit pas Peur, my lord, vous avez raison ; cependant j'aimerois mieux cent perils de terre qu'un de mer. J'admirois la brutalité de quelques Anglois, de ces marauts sans doute, qui tirent au billet pour un teston à qui sera pendu. Monsieur ! ils fumoient nonchalamement dans un si grand danger, tandis que je me recommandois à Dieu, & songeois tout de bon à ma conscience. Fumer dans une tempête ! vous m'avouërez que ce n'est pas courage : car comment se défendre contre des vagues ? Cela ne laisse pas de choquer un homme de cœur, qui n'est pas accoutumé à ces sortes de dangers, de voir des coquins faire les intrépides mal-à-propos. J'aurois donné la moitié de mon bien, pour tenir ces brutaux à une sortie, ou à quelque assaut. Nous eussions vu, morbleu Mais, Monsieur, je crains de vous ennuyer.

TANCREDE.

Ah ! Monsieur, il faudroit être de méchante humeur, pour ne prendre pas plaisir à un récit si agréable.

L E M A R Q U I S .

Enfin, me voilà passé. Je compte la poste pour rien, excepté que les maîtres des postes rançonnent les François. J'arrive à Londres, où le soir je fais mettre un habit à l'air, pour lui ôter les méchans plis, que la male lui avoit donné, & pour y attacher une garniture. Le lendemain je me mis le mieux que je pus ; non pas magnifiquement : mais les gans, le collet, les plumes, les rubans avoient ce je-ne-sai-quoi, qu'il ne faut pas disputer aux François. Les autres Nations nous veulent imiter : mauvais finges, ou Dieu me damne. En cet état, je m'en vais chez Mylord-Duc. Ah, Monsieur, quel visage ! quel air ! quelle mine ! Il n'avoit rien d'étranger, & jamais François n'a eu la mine plus Française que lui. Voici le compliment, que je lui fis le plus court qu'il me fut possible. On est assez de la Cour, pour savoir que les longues harangues y sont mal reçues. *Monsieur*, lui dis-je, *Monsieur de Montmorency m'a chargé de vous assurer de la part qu'il prend à la naissance de Monsieur votre fils.* Je ne parlai point des couches de la femme de peur d'allonger le compliment : je crus que la naissance du fils comprenoit tout. *Mais*, continuai-je, *de tous ceux, Monsieur, qui s'intéressent à ce qui vous touche, il n'y en a point qui soit plus votre serviteur que lui.* J'ajoutai cela de moi, pour montrer qu'on n'est pas un misérable. Cela fait effet. Tant que je parlai, Mylord-Duc eut toujous son chapeau hors de la tête ; & après que j'eus fini, il me répondit en ces termes que je n'oublierai jamais : *Je suis bien obligé à Monsieur de Montmorency de sa civilité : je me tiendrois heureux de lui en pouvoir témoigner mon ressentiment, & en votre particulier, Monsieur, de vous servir.* Par-Dieu, cela est bien civil !

TANCREDE.

Monfieur de Buckingham n'avoit garde de vous traiter moins civilement : & je m'affure qu'il ne fut pas long-tems fans vous faire ces petits plaifirs, dont vous nous avez parlé.

LE MARQUIS.

C'est là le Plaifir dont je vous parlois : un homme d'honneur, bien Gentilhomme, en peut-il recevoir d'autres ? Je ne puis comprendre comment la plupart des gens ont le cœur fait : je fai bien pour moi que ces chofes là font les feules qui me touchent. Peut-être auroit-il voulu m'obliger d'une autre maniere, fi j'avois demeuré plus long-tems à Londres. Je n'y fus rien que trois jours.

TANCREDE.

Quelque affaire importante vous rappella fans doute à Paris.

LE MARQUIS.

Nulle affaire : nous étions alors dans la paix.

TANCREDE.

Les Dames ne laiffent pas un homme de vôtre humeur en repos, quand la Guerre ne l'occupe pas.

LE MARQUIS.

Je ne penfois pas avoir l'honneur d'être connu de vous, Mylord. Il est vrai que je n'ai guere été fans quelque Amourette en ma vie. En ce tems-là j'aimois une Dame, auffi-bien faite qu'il y en eût à la Cour, & je n'étois pas feul à la trouver aimable. Ces Meffieurs,
qui

qui font un métier de la galanterie, les faiseurs de sieges, attaquèrent cette place, & furent repouffés. Un des plus renommés parmi les galans, ne put souffrir fans chagrin d'être chassé de chez elle, & fit à la Reine quelque conte d'elle & de moi. Je ne sai; il y eut une affaire entre nous, où il ne fut pas heureux. Voilà de l'éclat, comme vous pouvez penser, & aussi-tôt martel en tête au mari, qui sous prétexte d'affaires domestiques, l'emmena à la campagne. Ne pouvant me consoler de ce fracas, je pris le tems de son absence pour voyager, & j'allai en Angleterre, dans le deffein d'y faire quelque séjour: mais

T A N C R E D E .

Mais ces résolutions-là ne se tiennent point. Quand on a goûté une fois des plaisirs de France, on s'accommode aux nôtres mal-aisément.

L E M A R Q U I S .

Point du tout, vôtre pays me paroît agréable; outre que la guerre tantôt deça, tantôt delà, m'a appris à vivre par tout. Voulez-vous que je vous parle franchement: les Anglois n'aiment pas nôtre nation: nos bons Vins de Grave les font toujourns souvenir de la perte de la Guienne; ils ne fauroient nous le pardonner.

T A N C R E D E .

Nous garderions long-tems nôtre ressentiment. Je vous assure qu'on a beaucoup de civilité en Angleterre pour les François, quand ils sont honnêtes-gens; & je suis fâché qu'un plus long séjour ne vous ait donné moyen de l'éprouver.

LE MARQUIS.

Vous me parlez des gens de qualité ! il n'y a rien de si civil : mais le peuple, qu'en dites-vous ? Avouez qu'il est furieux. Comment ! je ne pouvois faire deux pas dans la ruë, sans entendre à mes oreilles : *Francheman* : c'est un *Fran.beman*. Ah : Monsieur, qu'on nous haït !

TANCREDE.

Monsieur, je me rends, puis que cela vous est arrivé à vous même : jusques-là, je n'avois pas remarqué une animosité si extraordinaire.

LE MARQUIS.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous croiriez que je ne fais pas menteur. Sur la perte de mon salut, j'entendois *Francheman* à droit, *Fran.beman* à gauche, *Francheman* par tout. En quelque lieu que j'aye été, Dieu merci, on ne m'a dit guere d'injures. Aussi, de se fâcher sottement, & de se commettre avec un peuple, il faut être fou. Je pris le parti de repasser la mer, & ensuite de voir l'Italie.

TANCREDE.

Je vous trouve un homme fort avisé. Il y a grande différence de l'Angleterre à l'Italie, pour contenter la curiosité d'un Voyageur. Mais je ne m'apperçois pas que j'empêche ici votre conversation : je me retire, & rends graces à Monsieur, de m'avoir donné l'honneur de votre connoissance.

LE MARQUIS.

C'est à moi de le remercier, Mylord. Il aura, s'il lui plaît, la bonté de me mener chez vous, où je prétens
vous

vous rendre mes respects, & vous assurer de mon obéissance. [*Parlant à l'ALLEMAND.*] Ami, je vous remercie de m'avoir donné la connoissance de ce Mylord. Il est Par-Dieu fort honnête-homme, & il se connoît en gens. On ne peut pas en user plus civilement qu'il a fait avec moi. Il a été long-tems en France assurément.

L'ALLEMAND.

Et à Strasbourg, à Francfort, à Nuremberg. Il a fort voyagé.

LE MARQUIS.

Quand me menerez-vous chez lui ?

L'ALLEMAND.

Quand vous voudrez. Mais retirons-nous d'ici. Voilà deux Venitiens qui approchent de nous, avec lesquels vous feriez peut-être connoissance, & je n'ai pas de tems à perdre.

S C E N E II.

DOMINICO, LE SENATEUR AGOSTINO.

DOMINICO.

VOTRE Excellence ne pouvoit pas arriver plus heureusement. Je m'en allois chez elle, pour l'avertir d'une chose, que la bonne fortune de la République m'a fait entendre sans y penser.

AGOSTINO.

J'ai impatience d'entendre une chose qui doit regarder le salut public.

DOMINICO.

Me promenant tantôt dans la place, j'ai entendu deux étrangers parler de la République. Leur qualité d'Etrangers, leur mine sérieuse, leur mystère m'a donné envie de les écouter ; & heureusement j'ai ouï ce que je m'en vais dire à Votre Excellence.

AGOSTINO.

On m'a déjà donné quelques avis sur ces deux étrangers, & on me les a dépeints comme des gens capables de remuer bien des choses. Poursuivez.

DOMINICO.

Il se passoit entr'eux divers discours tendant à former une grande liaison, quand tout d'un coup ils ont baissé le ton de la voix.

AGOSTINO.

N'avez-vous point eu la curiosité de vous informer de leurs noms ?

DOMINICO.

Je ne les ai point quittés de vûë qu'ils ne soient entrés dans leur maison ; & m'étant informé autant que j'ai pu, de la qualité de ces personnages, j'ai su qu'il y a un Chevalier Anglois nommé SIR POLITICK, par sa capacité en Politique ; & un François, dont on n'a su me dire le nom, grand faiseur de Projets pour les affaires d'argent.

AGOSTINO.

Voilà mes deux hommes. Le premier consommé dans la Politique, n'est-ce pas ?

DOMI-

DOMINICO.

Le même.

AGOSTINO.

Je fai quels ils font, & de qui ils font capables. Qu'avez-vous oui ?

DOMINICO.

Tout d'un coup Sir Politick a baiffé le ton de la voix ; mais le bon génie de la République a rendu fa précaution inutile, & rien n'a empêché que je n'aye entendu diftinctement ce qu'il difoit. *Les Légiflateurs ont manqué lourdement à l'interêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un feul Doge. Le Doge eft une efpece de Conful. Les Romains en avoient deux ; moi j'en voudrois quatre.*

AGOSTINO.

De quel déreglement n'eft point capable l'efprit de l'homme, puis qu'on ofe trouver des défauts dans la conftitution de nôtre gouvernement ! Mais, dites-moi, n'avez vous rien oui, qui vous faffe foupçonner quelque Conspiration ?

DOMINICO.

J'ai bien connu par leurs difcours que ce font des gens tout propres à conspirer Dans la verité, je n'ai rien entendu par où l'on puiſſe voir une Conspiration formée.

AGOSTINO.

On m'a dit plus que cela. Songez un peu, & rappelez dans vôtre efprit ce que vous pourrez de leur conversation.

DOMINICO.

Ils ont parlé de *grands Capitaines*.

AGOSTINO.

Mes avis portent qu'ils ont intelligence avec certains Généraux. Vous souvient-il point du nom de ces *Capitaines* ?

DOMINICO.

Charles-Quint, Philippe II, le Duc d'Albe, le Duc de Parme.

AGOSTINO.

Ce sont noms empruntés, qui font leur Chifre.

DOMINICO.

Cela pourroit bien être.

AGOSTINO.

Dites hardiment que cela est: il n'y a pas à douter.

DOMINICO.

Il est vrai qu'ensuite de ces *Capitaines* ils ont discours long-tems de *troupes, de gens de pied, de gens de cheval, de canons, de mousquets, de piques, de pistolets*; ce qui n'avoit point de rapport à *Philippe II.* car il me paroïsoit qu'ils parloient de choses présentes; ajoutant une particularité qui me surprit fort: "Que pour devenir grand Capitaine, on n'avoit pas besoin d'aller à l'armée; que la guerre se conduisoit mieux du cabinet; & que la spéculation militaire faisoit tout."

AGOS-

AGOSTINO.

Ils ont raison. Je voi bien que ce sont gens profonds dans l'Algebre. Avec l'Algebre on fait tout : ils ont raison. Je n'étois pas mal averti, & vous aviez oublié justement ce qu'il y a de plus important. C'en est assez pour ce qui regarde la guerre. N'avez vous point découvert quelque intelligence dans les Cours étrangères ?

DOMINICO.

Vous en jugerez vous même par leur conversation, que sur ce point je pense avoir fort bien retenuë. *J'ai un projet*, dit Sir Politick, *qui est bien d'une autre spéculation : il regarde les affaires étrangères.*

AGOSTINO.

C'est-là qu'il falloit bien écouter.

DOMINICO.

Je puis assurer Vôte Excellence que je n'en ai pas perdu un mot. *J'ai trouvé un moyen*, poursuit Sir Politick, *de faire tenir des nouvelles de Venise à Constantinople en deux jours, & d'en recevoir en deux autres.*

AGOSTINO.

Malheur à la Chrétienté, & particulièrement à la République.

DOMINICO.

Il a parlé de certains *relais de pigeons* établis chez des *correspondans* en *Istrie* & en *Dalmatie*, dans la *Bosnie*, &c.

AGOSTINO.

Cela est extraordinaire : mais il n'est pas impossible ; & j'ai ouï parler autrefois de quelque chose d'approchant.

Ce

Ce feroit un coup d'Etat de favoir leurs correspondans : n'en ont-ils nommé aucun ?

DOMINICO.

Vôtre Excellence peut bien juger qu'ils n'avoient garde d'en nommer. Je n'ai rien entendu de plus, excepté qu'il se vançoit d'avoir de merveilleux *Secrets pour la guerre*. Voilà tout.

AGOSTINO.

L'affaire est plus importante encore que vous ne pensez. Je vais en informer le Sénat, & je n'oublierai pas de faire valoir le service que vous rendez. La République vous est obligée : elle n'en fera pas ingrate. [DOMINICO sort.

AGOSTINO, seul.

Cet homme est bien intentionné : mais si je ne m'étois aidé de quelque industrie, j'en aurois tiré fort peu de lumière. Je lui ai fait accroire que j'avois déjà eu les mêmes avis ; ce qui l'a rendu plus docile à répondre à mes questions. Sans cela, il m'alloit débiter des choses mal disposées, & qu'assurément il n'avoit pas bien entendues. C'est ainsi que je suis parvenu à la connoissance de la vérité. Je voi nettement où l'affaire va : ces gens sont gagnés du Turc, qui se prépare à une grande guerre contre nous : il a choisi déjà ses *Capitaines*, que Sir Politick nous cache sous de faux noms : il a fait ses *troupes*, tant de *pied*, que de *cheval*, & tiré de ses *magazins* toutes les armes, & les machines nécessaires pour son dessein. La guerre se fera par les avis de ces mêmes gens, qui la *conduiront du cabinet* avec beaucoup de prévoyance & de secret. C'est ainsi qu'ils prétendent faire de si grandes choses, sans être à l'armée. Voilà, si je
ne

ne me trompe, l'explication de tous leurs discours. Au reste, il ne faut pas s'endormir dans une chose qui regarde le salut de l'Etat. Je vais employer tous mes soins, pour en avoir l'éclaircissement entier; & si la bonne conduite peut assurer du succès, j'ose espérer de garantir la République d'un grand danger.

S C E N E III.

DOMINICO, AGOSTINO.

DOMINICO.

JE reviens trouver Vôte Excellence, pour lui dire, que ces deux Etrangers, dont je lui ai parlé, vont à la rencontre l'un de l'autre. Il fera facile de les écouter.

AGOSTINO.

Menez-moi où ils font, & trouvons quelque endroit commode, où nous puissions nous cacher.

DOMINICO.

Les voici tout proche de nous, mettons-nous ici derriere.

S C E N E IV.

Mr. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK:
AGOSTINO, & DOMINICO, *qui les écoutent.*

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monfieur, jamais homme n'a porté la Politique au point où vous l'avez mise. La Spéculation militaire, & les Secrets

crets pour la guerre, seroient des choses inconnuës sans vous : mais, Monsieur, à quoi bon vôtre Politique, toute excellente qu'elle est, si vous n'avez de l'Argent pour en faire mouvoir les ressorts, & exécuter les projets ? Que vous servira la spéculation militaire, & comment pouvoir conduire une armée du cabinet, si vous n'avez de l'argent pour composer cette armée, & la faire subsister ? Vos secrets pour la guerre demeurent inutiles faute d'argent : car, comme vous le savez, l'argent est le nerf de la guerre.

S I R P O L I T I C K.

Monsieur, si les États où je me trouve, veulent m'employer, c'est à eux de faire la dépense qu'il conviendra. S'ils ne la font pas, il y va plus de leur intérêt que du mien.

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

Je l'avouë, & il n'y a rien de si certain : mais outre le service du public, qui touche les gens de bien, un homme d'honneur est bien aise de voir ses talens mis en usage. Or, Monsieur, faites les plus belles propositions du monde, si elles doivent coûter de l'argent, on vous traite de chimérique, ou d'imposteur.

S I R P O L I T I C K .

Vôtre discours est solide, & j'en suis persuadé : mais je vous dirai librement ce que dit nôtre Plutarque de Chéronée :

On ne furent à tous toutes graces données.

Tous les dons sont départis diversément. Comme je vous ai fait voir avec confiance ceux que je puis avoir,
je

je vous confefferai avec franchise, que je n'ai pas grand mérite pour les affaires d'Argent.

MR. DE RICHE - SOURCE.

Et moi, Monsieur, (vous ne me soupçonnerez pas de vanité,) je suis peut-être en cela le plus extraordinaire homme qu'ait produit ma Nation. Je ne borne pas ma science à un métier mécanique d'augmenter les Revenus, de retrancher des dépenses superflues, de mettre un ordre exact en toutes choses, de bien régler les affaires du Prince, & celles de la Nation en même tems : j'ai un Projet qui va au bien général de tous les peuples.

SIR POLITICK.

Vous me donnez l'idée d'une grande affaire ; & si vous la conduisez avec une bonne politique, il en réussira quelque chose de merveilleux. Je dis merveilleux pour les hommes du commun ; car rien ne surprend les génies extraordinaires.

MR. DE RICHE - SOURCE.

Le projet est grand ; mais un homme comme vous le concevra aisément. Je l'ai découvert quelquefois à des esprits médiocres, qui ne le pouvoient comprendre.

SIR POLITICK.

C'est le malheur des grands personnages. Leurs conceptions passent la portée presque de tout le monde. Achevez.

MR. DE RICHE - SOURCE.

Il y a des endroits où la Politique me fera besoin ; & là vos talens seront employés. Ecoutez, je vous prie ;

car il faut quelque explication de mon côté, & de l'attention du vôtre.

S I R P O L I T I C K.

Je suis tout préparé ; & j'espère que je ne perdrai rien de votre discours.

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

Mon dessein est d'établir la Circulation : tout mon projet aboutit à cela ; & voici ce que c'est. Vous connoissez le prix de l'Or, communicable entre les hommes, qui doit couler par des canaux libres ; &, suivant un mouvement qui ne soit jamais interrompu, maintenir son cours, jusqu'à ce qu'il ait accompli sa circulation. Je n'aurai pas de peine à vous persuader qu'il enrichira tous les pays par où il passe ; qu'il n'y a rien d'ingrat, rien de stérile chez les nations où l'on en connoît l'usage. L'affaire est que cet Or si nécessaire au monde, n'a plus son passage libre. Ma circulation est empêchée ; trouvons le moyen de déboucher les canaux, & je verrai bientôt la fin de mon ouvrage. C'est en ceci, Monsieur, que j'ai besoin de votre Politique.

S I R P O L I T I C K.

Vous pouvez croire qu'elle ne vous manquera pas : faites-en état comme d'un secours assuré.

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

Les Princes d'Orient, le Grand-Seigneur, le Roi de Perse, le Mogol, sont ceux qui par un intérêt particulier, préjudiciable au bien général, ont bouché les
canaux

canaux dont je vous parle. Mais il faut reprendre la chose de plus loin.

SIR POLITICK.

J'appellerois ceci le *Science de la Circulation*, & la *Doctrine des Canaux*.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai prise sur la considération du corps humain ; & à vous dire le vrai, la circulation du sang nouvellement découverte m'a beaucoup servi à former l'idée de mon projet.

SIR POLITICK.

Reprenez votre matière.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Autrefois les Orientaux trafiquoient avec nous par échange de denrées, & souvent nous tirions d'eux des choses rares & précieuses pour des bagatelles. Détrompés à la fin, ils ont pris plus d'avantage sur nous que nous n'en avions sur eux ; car ils ont établi le trafic de l'Or : & comme leurs marchandises sont inépuisables, & nôtre luxe infini ; il arrive que le fond de nôtre métal ne l'étant pas, c'est une nécessité que tout l'Or de l'Occident passe en Orient, & que l'Asie soit maîtresse un jour de toutes les richesses du monde.

SIR POLITICK.

Elle l'étoit autrefois sous Darius : mais Alexandre fut vanger la pauvreté de l'Europe ; & nôtre fer, c'est-à-dire, la guerre, pourra nous en faire raison.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai fait voir clairement en quel état sont les choses; c'est à vous maintenant de déboucher nos Canaux. Si cela se fait par négociation, voilà un beau champ ouvert à votre Politique. Si les Traités ne servent de rien, alors vous pourrez mettre en usage la Spéculation militaire, & employer quelqu'un de vos Secrets pour la guerre. Celui des Batailles, à mon avis, suffira, ces peuples-là commettant tout au hazard d'une journée.

S I R P O L I T I C K.

L'affaire n'est pas aîée : elle est grande de mon côté, & plus que du vôtre : je l'entrepens néanmoins, & j'espère d'en venir à bout. Voulez-vous que je rende l'Europe maîtresse de l'Asie ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

S I R P O L I T I C K.

Hé bien donc ! je ferai mon plan sur l'expédition d'Alexandre. Les Romains n'ont été qu'aux bords de l'Asie. Quand ils ont voulu aller plus avant, ils n'ont eu que de la mauvaise fortune, & j'en fais les raisons. Je veux d'abord, voyez-vous, je veux Mais si nous nous contentions de lever les obstacles de la Circulation ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je pense que ce seroit le mieux.

S I R

SIR POLITICK.

En ce cas, il faut unir quelques Cités principales. Faisons un Triumvirat de Paris, de Londres, & de Venise.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Avec qui pourrions-nous traiter cela ?

SIR POLITICK.

Il doit se traiter avec le Maire de Londres, avec le Prévôt des Marchands de Paris, & avec les Procureurs de St. Marc.

MR. DE RICHE-SOURCE.

J'admire comme sur le champ, & si à propos, vous savez trouver les véritables gens avec qui vous avez à négotier.

SIR POLITICK.

Un Politique, j'entens un Politique consommé, doit avoir la connoissance de tous les Etats, & savoir les différens Ministres auxquels il faut s'adresser. Mais un si grand dessein que le nôtre ne souffre pas une longue digression. Voilà donc mon Triumvirat établi. Aussitôt je dépêche une Ambassade solennelle, qui représente à ces Rois que la Circulation est du droit des gens ; que vouloir l'empêcher, c'est intéresser les Nations, & aller contre la liberté naturelle de tous les peuples.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Apparemment ils vous donneront satisfaction.

SIR POLITICK.

Ou ils me la donnent, ou ils ne me la donnent pas. S'ils me font justice, je me remets dans le plein & libre exercice de la Circulation. S'ils reçoivent mes Ambassadeurs avec l'orgueil des Princes de l'Orient, & que mes dits Ambassadeurs reviennent sans rien faire, alors Paris, Londres, & Venise joignent leurs forces, & ces trois Puissances unies envoient une armée navale brûler tous les vaisseaux de l'Orient, pour réduire ces peuples injustes à la raison. J'ai fait ce qui étoit de moi : vos canaux sont débouchés ; c'est à vous de faire le reste.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Les canaux étant ouverts, mon Or à l'instant reprend son cours, & repassant d'Orient en Occident, ma circulation se fait sans empêchement pour le bien de l'Univers. Voyez comment la chose ira. Tout l'Argent qui va de Marseille dans les coffres du Grand-Seigneur, passera dans ceux du Roi de Perse ; de la Perse dans ceux du Mogol ; où ne s'arrêtant plus comme il avoit accoutumé, il repassera en Europe par le moyen des Anglois & des Hollandois qui trafiquent aux Indes : d'Angleterre & de Hollande il retournera en France ; où après une petite Circulation particulière, il reviendra à Marseille, d'où il est parti, par le moyen du canal qui joint les deux Mers. Chaque Nation a ses Canaux ; & il suffit de savoir que les obstacles étant levés, l'Or & l'Argent auront un tour & un retour éternel.

SIR POLITICK.

Je n'ôte jamais l'honneur à personne, & j'avouë sans envie que le projet est grand & beau : mais sans moi

VOS

vos Canaux feroient encore à déboucher ; & partant ce grand ouvrage de la Circulation feroit demeuré long-tems une belle idée.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai déclaré d'abord que j'aurois besoin de vous ; & il est certain que nous nous sommes nécessaires l'un à l'autre.

SIR POLITICK.

De cela j'en demeure d'accord volontiers ; & si nous allons tous deux de bon pied, nous sommes les maîtres de nôtre affaire.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On ne fauroit commencer trop tôt. Voulez-vous que j'écrive au Prevôt des Marchands de Paris ?

SIR POLITICK.

Nous avons à faire ici à des gens soupçonneux & jaloux, qu'il faut ménager délicatement. Laissez-moi un peu sonder les Procureurs de St. Marc. Pour le Maire de Londres, j'en répons.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, du Prevôt des Marchands de Paris.

SIR POLITICK.

Voilà une partie de ce que nous pouvons fouhaiter. Gardons seulement le secret.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Permettez que je vous accompagne à votre logis.

SIR POLITICK.

Les gens qui ont d'aussi grandes affaires que nous dans la tête, ne doivent pas s'amuser aux cérémonies. Trouvez-vous, s'il vous plaît, à mon logis sur le soir.

SCÈNE V.

AGOSTINO, & DOMINICO,

qui les écoutoient.

AGOSTINO.

JE rends grâces au bon génie de la République, de m'avoir conduit ici à propos. J'ai entendu tout ce que je pouvois désirer. Je ne vous demande plus qu'une chose : en quel quartier de la ville est leur maison ?

DOMINICO.

Tout proche d'ici. C'est celle que vous voyez au bout de la rue, un peu plus petite que les autres.

Fin du second Acte.

ACTE

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E .

L'ALLEMAND, LE MARQUIS.

L'ALLEMAND.

VOUS avez dit tantôt bien des paroles oisives avec le cousin du Duc de Buckingham : n'étoit-ce pas assez de le saluer ? Si vous vouliez faire plus de connoissance, il falloit boire les uns avec les autres. C'est ainsi qu'on fait des amitiés, & non pas dans les places publiques à babiller. Sans vous, j'aurois vu plus de quatre Eglises, & plus de vingt Tombeaux avec les Epitaphes.

LE MARQUIS.

Vous m'en contez bien ; & n'aimai-je pas mieux avoir eu commerce avec un honnête homme, que d'avoir vu tout l'Arsenal de Venise ! Je dis l'Arsenal ; car si je puis avoir quelque curiosité, c'est pour les choses qui regardent la guerre. A vous voir, vous autres Messieurs les Allemands, graves & sérieux comme vous êtes, on vous prendroit pour des Catons ; & vous êtes cent fois plus fous que nous, ou Dieu me danne. Venir de deux cens lieux charger un registre d'Inscriptions & d'Epitaphes ! belle curiosité ! Je ne vous en ai rien dit ; mais il y a long-tems que vous m'importunez avec vos Horloges. Je me moque, Messieurs, de vos petits chefs-d'œuvre, & tiens même au dessous d'un galant-homme toutes les raretés d'Italie. Il m'importe bien de favoir l'Original, la Copie ; l'Antique, le Moderne ;

& cent autres fadaïses de cette nature-là ? Serai-je mieux à la Cour, quand je aurai quel est le plus grand maître de *Michaël*, ou d'*Angelo* ; de *Raphaël*, ou d'*Urbain* ? Si je revenois à Paris avec une science de pareilles Couyonneries, Dieu n'ait jamais pitié de moi, si les Dames ne me chassoient des ruelles, & les Courtifans des Cabinets. C'est un pays délicat que le nôtre : on n'y fauroit être favant en quoi que ce soit, sans passer pour un Pédant ; je dis parmi les honnêtes-gens.

L'ALLEMAND.

Je vous dirai, moi, que vous êtes plus entêté de vos Cabinets, que je ne le suis de mes Horloges. Ce n'est pas que je prenne en mauvaise part la correction, pour ce qui me regarde en particulier : mais pour les Allemands, Mort-non-fang-Dieu (1), taisez-vous, & ne parlez pas de ma nation.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous abandonne la mienne. Parlez des François tant qu'il vous plaira, pourvu que vous me teniez honnête-homme, & vôtre serviteur.

L'ALLEMAND.

Je croirai ce que je voudrai : mais ne pensez pas être de mes amis, quand vous médirez de mon pays. Dire que les *Allemands* sont des fous, qui viennent de deux cens lieuës charger un registre d'*Inscriptions* & d'*Epitaphes* ! S'il ne me souvenoit d'avoir bu avec vous. . . .

(1) Serment ordinaire du Maréchal de Rantzau, qui étoit Allemand.

LE MARQUIS.

Touchez-la : nous boirons encore ensemble, & je vous prie de croire que si vôtre maniere de voyager ne me plaît pas, j'ai du moins en vénération la gloire des armes, qui est commune à nos deux Nations. La conduite que vous tenez dans vos voyages me déplaît, je l'avouë ; aussi ne faites-vous pas grand cas de la mienne. Remettons nôtre différent au jugement de quelque personne espirituelle. La femme de Sir Politick, femme de grand esprit, comme vous savez, l'en voulez-vous croire ?

L'ALLEMAND.

Je ne demande pas mieux.

LE MARQUIS.

La voilà ; ce me semble.

L'ALLEMAND.

C'est elle sans point douter.

S C E N E II.

LE MARQUIS, LA FEMME DE SIR
POLITICK, L'ALLEMAND.

LE MARQUIS.

MADAME, vos deux bons amis ont failli à se brouiller. La colere est passée présentement ; mais le sujet de la dispute ne l'est pas : nous allons vous l'ex-

poser, & décidez, je vous prie; car nous sommes convenus l'un & l'autre d'acquiescer à vôtre jugement.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans doute qu'un bon ange a conduit ici mes pas, pour finir le différent qu'un démon, auteur de la discorde, a fait naître. Mon zele, Messieurs, pourra suppléer au défaut de la prudence; car pour le métier de bien juger, c'est une chose fort difficile. Il faut qu'un bon Juge possède nécessairement la Jurisprudence. En second lieu, il faut. . . . il faut enfin bien des choses. C'est un métier très-difficile que de bien juger!

LE MARQUIS.

Tout un Parlement ensemble ne fait pas ce que vous demandez à un Juge seul; & puis, il n'y va ni du bien, ni de la vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ah! Monsieur, il y va de plus que vous ne pensez: il y va de la Concorde & de l'Amitié, deux choses bien précieuses. Mais puis que vous avez honoré vôtre humble Servante de ce choix, elle n'oubliera rien pour vous rendre une sentence équitable.

LE MARQUIS.

La question est de savoir quelle est la meilleure maniere de voyager, de celle de Monsieur, ou de la mienne?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Question fort épineuse! où la connoissance de la Géographie me servira bien.

LE

LE MARQUIS.

Ecoute, s'il vous plaît, il ne faut qu'un peu de sens commun pour nôtre affaire; & la femme de Sir Politick fait toutes choses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous avons un peu voyagé: peut-être favons-nous mieux que beaucoup d'autres, le devoir d'un Voyageur. Il faut premierement savoir les Loix & les Coutumes des pays où l'on passe: je l'entens toujourns dire à Sir Politick.

LE MARQUIS.

Laiſſons cela à Sir Politick: nous sommes de simples Voyageurs, qui ne voulons pas nous embarrasser l'esprit de choses fort difficiles.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Difficiles! Si vous aviez trois conversations avec Sir Politick, il oseroit bien se vanter de vous apprendre plus d'affaires d'Etat en ce peu de tems, que n'en fait le plus vieux Sénateur de la République.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne veux d'affaires d'Etat, ni à Venise, ni à Paris, quand j'y serai de retour. Je me verrois bien étonné parmi des sacs, & dans les papiers jusqu'aux oreilles; sans plumes, sans rubans, n'osant faire galanterie, ni me trouver à une belle action.

L'ALLEMAND.

Si vous vous amusez à l'écouter, nous perdrons le reste de la journée. Voulez-vous m'entendre?

LA

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je vous donne une oreille, & garde l'autre pour Monsieur.

L'ALLEMAND.

C'est une coutume générale en Allemagne que de voyager : nous voyageons de pere en fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais. Si-tôt que nous avons appris la Langue Latine, nous nous préparons au voyage. La premiere chose dont on se fournit c'est d'un ITINERAIRE, qui enseigne les Voyes. La seconde, d'un petit Livre, qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque païs. Lors que nos Voyageurs sont gens de Lettres, ils se munissent en partant de chez eux d'un Livre blanc, bien relié, qu'on nomme ALBUM AMICORUM, & ne manquent pas d'aller visiter les Savans de tous les lieux où ils passent, & de le leur présenter, afin qu'ils y mettent leur Nom : ce qu'ils font ordinairement, en y joignant quelques Propos sententieux, & quelque Témoignage de bienveillance en toutes sortes de langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur ; estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive, d'avoir connu de vûë ces Gens Doctes, qui font tant de bruit dans le monde, & d'avoir un *specim. n* de leur Ecriture.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Est ce là tout l'usage que vous faites de cet ingenieux Livre ?

L'ALLEMAND.

Il nous est aussi d'un très-grand secours dans nos débauches : car lors que toutes les Santés ordinaires ont été

été bûës, on prend l'ALBUM AMICORUM, & faisant la revûë de ces grands hommes, qui ont eu la bonté d'y mettre leurs noms, on boit leur santé copieusement. Nous avons aussi un JOURNAL, où nous écrivons nos Remarques, à l'instant même que nous les faisons. Rarement nous attendons jusqu'au soir ; mais jamais Voyageur Allemand ne s'est couché, sans avoir mis sur le papier ce qu'il a vu durant la journée. Il n'y a point de Montagne renommée qu'il ne nous soit nécessaire de voir. Qu'il y ait de la neige ou non, il n'importe ; il faut aller au haut, s'il est possible. Pour les Rivieres, nous en devons savoir la source, le largeur, la longueur du cours, combien elles ont de ponts, de passages, & particulièrement où elles se déchargent dans la mer. S'il reste quelque chose de l'Antiquité, un morceau d'un ouvrage des Romains, la ruine d'un Amphithéâtre, le débris d'un Temple, quelques arches d'un Pont, de simples Pilliers ; il faut tout voir. Je n'aurois pas fait d'ici à demain, si je voulois vous compter tout ce que nous remarquons en chaque ville. Il n'y a point d'Edifice, point de Monument.

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous *Edifice & Monument* ?

L'ALLEMAND.

Ce sont les Ouvrages publics.

LE MARQUIS.

Y comprenez-vous les Eglises ?

L'AL-

L'ALLEMAND.

Les Eglises, les Abbayes, les Couvents. Il y a bien d'autres choses ; les Places publiques, les Hôtels-de-Ville, les Acqueducs, les Citadelles, les Arsenaux.

LE MARQUIS.

Eh ! dites-moi, Monsieur, quel tems avez-vous pour dîner, vous autres qui aimez les longs repas ?

L'ALLEMAND.

Dans nos voyages, nous ne dînons point. La nuit est faite pour la débauche : mais dîner ou non, il n'y a point de belle Maison, de beau Bois, de belles Fontaines, de beaux Jardins, que nous ne soyons obligés de voir.

LE MARQUIS.

Beau devoir, à ma fantaisie ! belle obligation !

L'ALLEMAND.

La plus belle que fauroit avoir un Voyageur. Je ne dis rien des Tombeaux, & des Epitaphes : on fait bien que c'est par-là qu'il faut commencer. Je n'oublierai pas les Cloches & leurs Carillons ; ni les Horloges, qui font passer les douze Apôtres avant que de sonner : non plus que le Paradis terrestre, & l'Arche de Noé, où tous les animaux se remuënt comme par magie. Mais c'est en Allemagne qu'il faut venir voir ces Chefs-d'œuvres-là ; & je n'avois que faire d'en sortir pour de pareilles inventions. Il ne sera pas hors de propos de vous apprendre certaines coutumes que les Voyageurs observent sans manquer. Par exemple, nous sommes fort curieux des Maisons Royales, & pourtant nous ne les voyons jamais
quand

quand les Rois y font. Dans mon voyage de France, je vis le Louvre l'été, quand le Roi étoit à Fontainebleau ; & Fontainebleau l'hiver, quand la Cour fut revenue à Paris.

LE MARQUIS.

Voilà une coutume fort bizarre, ce me semble : les Maisons des Rois ne paroissent jamais si belles, que lors que la Cour y est.

L'ALLEMAND.

Chaque chose a sa raison ; & celle-ci est très-considérable. Nous ne sortons pas de nôtre pays pour faire la cour. Si un Allemand vouloit être Courtifan, il le feroit de son Souverain, ou de ses Magistrats. Nous cherchons chez les étrangers les Raretés que nous n'avons pas chez nous ; & vous jugez bien qu'il feroit impossible de les considérer dans les Maisons Royales parmi les Gardes du Prince.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cette raison est profonde. Les Allemands n'ont pas le brillant des François : mais ils sont judicieux & solides. Monsieur, avez-vous vu l'Angleterre ?

L'ALLEMAND.

J'y ai demeuré long-tems.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Et qui avez-vous connu-la ?

L'ALLEMAND.

Personne. Ce n'est pas nôtre coûtume de connoître les gens du pays où nous sommes, hors un Maître, qui nous apprend la Langue par les regles de la Grammaire ;
& en

& en voici la raison. Les Naturels méprisent les Voyageurs. Tout au contraire les Etrangers se cherchent, & font amitié ensemble ; car ils ont un même intérêt, & il y a plaisir d'être avec des gens qui peuvent parler des pays les uns des autres. Ainsi nous voyons les François en Angleterre, les Anglois en France, les Flamands en Italie, & les Italiens à Bruxelles, ou ailleurs.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais, Monsieur, au moins, vous avez bien vu les Raretés de nôtre Royaume ?

L'ALLEMAND.

Je les ai toutes vûës, & elles font fort belles à voir. Vous avez les Tombeaux de Westminster, & sur tout l'Épitaphe de Talbot (1), le Portrait de Henri VIII, à White-Hall, avec la Proceffion entrant dans Boulogne. Vous avez les Lions de la Tour, & le Combat des Ours & des Taureaux contre les Dogues, qui font pieces fort curieuses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce font des choses de très-grande curiosité : vous pourriez néanmoins y ajouter beaucoup d'autres Merveilles.

L'ALLEMAND.

J'estime fort le Combat des Cocqs, la Course des hommes, celle des Chevaux, les Harangues des pendus, & la Cérémonie de Mylord Maire. Je ne dois pas oublier

(1) Jean Talbot premier Comte de Shrewsbury, la terreur des François. Il fut emporté d'un coup de Canon devant Châtillon près de Bourdeaux, en 1453.

les Enseignes des Cabarets, & autres, dont j'ai cent fois admiré la magnificence. Il y a pourtant une chose que je n'approuve pas : c'est la coutume que vous avez en Angleterre de n'y point mettre d'Inscriptions, comme on fait à Paris & ailleurs : *AU LION NOIR, A L'OURS, &c.* ; au grand détriment de nos Compatriotes de vôtre Langue, qui en considérant les Enseignes, pourroient apprendre plusieurs Mots nécessaires.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cet inconvénient est certainement fâcheux, & je ne doute point que le Parlement n'y remédiât, si vous vouliez bien le pétitionner.

L'ALLEMAND.

Il y a encore bien des choses curieuses en Angleterre : les Rochers que le Diable a assemblés en pleine campagne (1) : les Fossés faits par le Diable pareillement à New-Market (2). Oxford & Cambridge sont pleins de Raretés. J'ai remarqué sur tout à Oxford la Lanterne du déloyal Gui Faux, qui devoit mettre le feu aux poudres ; & qu'on garde soigneusement. On peut voir encore les Eglises de Cantorbery & de Salisbury.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je suis pleinement satisfaite. Il ne se peut rien désirer de plus. C'est un beau métier que celui d'un Voyageur, quand on le fait comme vous. Il est vrai qu'il est pénible.

(1) Le *Stone-henge*, dans la Plaine de Salisbury. (2) Le *Devil's Ditch*.

L'ALLEMAND.

Nul bien fans peine. Ce n'est pourtant pas là nôtre plus grand travail. Les choses qui arrivent extraordinairement, & où nous sommes obligés de nous trouver, sont les plus rudes. Par exemple, je suis à Turin, je suis à Genes, je suis prêt d'entrer à Rome; si j'entens parler de l'Élection de l'Empereur, du Sacre du Roi de France, du Couronnement d'un Roi d'Angleterre, d'un Mariage, d'un Traité de Paix, d'une Entrée; il faut prendre la poste où l'on se trouve, & arriver à tems pour voir la cérémonie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous m'apprenez-là de grands mystères. De toutes les manieres de voyager, il n'y en a point de si admirable, après celle de Sir Politick, qui travaille à réformer le Gouvernement des Pays par où il passe.

LE MARQUIS.

Suspendez vôtre jugement, Madame, & vous souvenez que vous m'avez promis une oreille: peut-être changerez-vous de sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dites vos raisons.

LE MARQUIS.

Les voici, mes raisons. Je ne sai si vous aurez la bonté de les écouter: j'ai vu que les honnêtes-gens se donnoient la peine de m'entendre.

L'ALLEMAND.

A quoi bon tant de babil?

LE MARQUIS.

Je ne fais pas le métier de Voyageur ; mais il me prend quelquefois envie de l'être, dans l'inutilité de la Paix, dans l'absence d'une Maîtresse, dans une Disgrace qui arrive à la Cour pour une belle action. La curiosité de voir des Marbres, des Tombeaux, des Statuës, ne fut jamais le sujet de mes Voyages. On cherche à connoître les Cours étrangères, pour voir si on y peut faire quelque chose ; on cherche à pratiquer les honnêtes-gens, & les Dames. Vous êtes Angloise, Madame ; & vous, Monsieur, vous avez vu l'Angleterre ?

L'ALLEMAND.

Je l'ai vûë.

LE MARQUIS.

Pofons le cas que j'y veuille demeurer quelque tems ; la maniere que j'y tiendrois.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous avez choisi l'Angleterre avantageusement pour nous, qui la connoissons. C'est procéder avec franchise.

LE MARQUIS.

Je vais d'abord chez nôtre Ambassadeur, que je connois, s'il est homme de Cour ; & aussi-tôt mille amitiés. *Comment avez-vous pu vous résoudre à quitter la Cour ? il faut bien qu'une Affaire d'importance vous amene ici ? & cent autres choses que fait dire un galant homme à son ami.* Vous pouvez croire que je ne demeure pas en arriere de complimens : & après mille civilités, je lui dis

quelque chose de mes aventures ; ni trop, ni trop peu. Remarquez : car il me souvient toûjours qu'il est Ambassadeur, & qu'il faut ménager mon secret avec lui.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Quand vous auriez étudié sous Sir Politick, vous n'en sauriez guere davantage.

LE MARQUIS.

La Cour n'est pas une mauvaise école : on y apprend quelque chose. Si l'Ambassadeur est un vieux Politique, qu'on ait vu rarement chez le Roi, je lui apporte des Lettres de recommandation de ses amis ; & à peine les a-t-il lûës, que j'en reçois beaucoup de civilité. Après l'avoir assuré de mon très-humble service, je répons à diverses questions qu'il me fait, assurément bien : puis quittant les affaires générales, je lui dis particularités de ses connoissances ; ajoûtant adroitement quelque chose de la fatisfaction qu'ont les Ministres de son Ambassade. Enfin, je n'oublie rien pour m'insinuer dans ses bonnes graces, & m'acquérir une grande liberté dans sa maison. La Table d'un Ambassadeur est bonne ; c'est une retraite, s'il vous arrive une affaire, un combat, l'enlèvement d'une fille de qualité qu'on aime, ou quelque autre action d'honneur. Cela fait, je cherche un Anglois, qui me présente au Roi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

N'y auroit-il pas plus de convenance de vous faire présenter par vôtre Ambassadeur ?

LE MARQUIS.

Qui en doute, s'il est homme de Cour ? Il diroit galamment au Roi : *SIRE, voici Monsieur le Marquis de Bou-*
signac,

signac, qui sera bien connu de VOTRE MAJESTE' par sa réputation, s'il n'a l'honneur de l'être par sa personne ; & le Roi répondroit : Je ne suis pas si peu informé des affaires des pays étrangers, que je ne sache la qualité & le mérite du Marquis de Boufignac.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais si vôtre Ministre est seulement homme d'état ?

LE MARQUIS.

Quoi ? de ces formalistes ! qui croient toujours représenter *le Roi leur Maître* : je ne m'accommode pas de ces gens-là. Vous creveriez plutôt que de leur arracher le mot de *MARQUIS*, à moins qu'ils ne soient assurés du Marquisat.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous n'avez donc point de Marquisat ?

LE MARQUIS.

Vous venez de l'autre monde. Apprenez que les Marquisats ne sont bons que pour les vieux Seigneurs de Province, qu'on ne voit pas dans les Cabinets. Pour nous autres Marquis de Cour, (BEAU PRIVILEGE DE LA NOBLESSE FRANÇOISE !) nous faisons nous mêmes nôtre qualité, sans avoir besoin du Roi pour cela, comme en ont vos Anglois pour être *MYLORDS*. Mais pour éviter tout embarras avec les Ambassadeurs, j'ai recours à l'industrie, & voici mes machines. Je regarde l'Ordinaire le plus proche de White-Hall, qui sont bon, & où viennent les plus honnêtes gens : j'y vais dîner trois ou quatre fois, pour en rencontrer quelques-uns, & lier avec eux un peu d'amitié.

L'ALLEMAND.

Comment un étranger *liera-t-il* avec eux ce *peu d'amitié* aux Ordinaires? On dîne, on paye, & on s'en va.

LE MARQUIS.

Il y a mille choses à faire, que vous n'entendez pas.

L'ALLEMAND,

Je voudrois bien les favoir, ces choses.

LE MARQUIS.

Je boi durant le repas à leur fanté, fans oublier la Civilité Angloise, après avoir bu. Si on parle de la bonté des viandes, je tranche tout net pour le Bœuf d'Angleterre contre celui de Paris; les viandes rôties au beurre me semblent meilleures que les lardées; je me creve de *Poudin*, contre mon cœur, pour gagner celui des autres; & s'il est question de fumer au sortir de table, je suis le premier à faire apporter les Pipes. A la fin, on se sépare. Les uns cherchent à jouer; les autres vont à White-Hall: je fui les derniers, & quand le Roi passe, je m'approche le plus que je puis de sa personne. Ecoutez ma maniere, Madame, elle est assurément fort noble. Si tôt que sa Majesté parle à quelqu'un, je me mets de la conversation; cela n'a-t-il point d'effet? j'éleve le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entens qu'on se demande à l'oreille: *Qui est ce François-là? Le Marquis de Bouffignac*, dis-je assez haut pour être entendu. Ce beau procedé les étonne; & je me rens maître généreusement de la Conversation.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

On a bien raison de dire que la Noblesse Françoisise a quelque chose que celles des autres pays n'a pas.

LE MARQUIS.

Le même soir je vais chez la Reine, où j'en fais autant. On ne parle pas la Langue ; mais on fait une révérence de certain air, qui attire les yeux des Belles : & sans vanité, on a je ne sai quoi de galant, qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands Seigneurs : *Mylord, Mylord, Mylord-Duc*. Je ne sai que dire après ; mais il n'importe : la familiarité s'établit toujours. Je rends visite à toutes les Dames qui parlent François, & dis en passant quelque méchant mot Anglois aux autres. La *Mylédy* sourit pour le moins : & quelquefois il se fait de petites Conversations, où l'on ne s'entend point, fort agréables. Voilà, Monsieur, ce qu'il nous faut de l'Angleterre pour nos Courtisans, & pour nos Dames : non pas des Tombeaux de Westminster ; non pas Oxford & Cambridge. Cela est-il bien pensé, Madame ? décidez présentement en faveur des merveilles que Monsieur vous a fait entendre.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, je suis confuse de ces différentes Merveilles ; & mon esprit embarrassé ne sait où se prendre pour former le jugement que vous attendez. Quand je songe à cette Curiosité infinie, qui ne néglige pas la moindre chose de toute une Nation, je suis prête à décider en faveur de l'Allemand. Si je pense au gentil François, l'Alcibiade de nos jours, je suspens mon jugement, & dis en moi-même : O ! la chose ardue, que de bien juger ! D'autre part, c'est une pensée judicieuse à l'Allemand de ne point voir les naturels du pays où il se trouve, pour en éviter le mépris ; & il n'y a rien de si sage que de remettre à les pratiquer en d'autres lieux, où le nom

commun d'Etrangers fait leur amitié. Mais qui n'admira la Civilité du François à l'Ordinaire proche de White-Hall; sur tout, quand il *se crevs de Poudin contre son cœur, pour gagner celui des autres.* Cette pensée des Ordinaires me surprind, & je ne sai comment elle a pu tomber dans l'esprit d'un Etranger. Cela est d'un homme conformé dans les affaires de nôtre pays: c'est ce que Sir Politick entendroit admirablement, & là où il faisoit ses plus beaux Projets.

LE MARQUIS.

On a des vûës comme un autre, & on pense quelquefois ce que pensent les gens d'esprit: non pas que je veuille me comparer à Sir Politick. A Dieu ne plaîse que j'aye cette vanité-là!

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Affurément mon Mari a quelque chose d'extraordinaire; je le puis dire sans vous offenser: mais finissons la digression, & reprenons nôtre sujet. *Voir le Louvre en été, quand le Roi est à Fontainebleau, & Fontainebleau en hiver, quand la Cour est revenue à Paris;* c'est une prudence Allemande, qui ne peut venir que d'un très-grand sens: car l'Allemand cherche la Maison du Roi, & non pas le Roi dans la Maison. Le François, au contraire, cherche les Rois, & ne se soucie pas de leurs Maisons. Or après avoir employé tous les moyens que l'esprit humain peut fournir, il a recours à cette hardiesse Française, que le fait parler au Roi, sans que le Roi lui parle, & qui *le rend maitre généreusement de la conversation,* au grand étonnement de nos Anglois. Plus je considère la chose, plus je suis irrésoluë, & ne sai qui des deux je
dois

dois couronner. Bien dirai-je que dans la maniere Allemande, vous êtes, Monsieur, le premier homme de vôtre Nation ; & que nul des François n'est comparable à celui-ci dans la sienne.

LE MARQUIS.

Je suis content, Madame, & les autres Nations ne me donnent point de jaloufie.

L'ALLEMAND.

Je vous suis trop obligé de vos louanges.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

J'ai fait seulement mon devoir.

SCENE III.

ME. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME
DE SIR POLITICK.

ME. DE RICHE-SOURCE.

TANDIS que nos Maris songent au bien des Etats, il m'est venu une chose dans la pensée, où il n'y auroit pas moins de mérite qu'à ce qu'ils font, si on en pouvoit venir à bout : mais en cela, Madame, j'aurois besoin de vôtre secours.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, sans favoir ce que vous voulez me communiquer, j'oserois affirmer que la pensée est considérable ; & si pour l'exécution de quelque projet, vous avez besoin de mon assistance, vous en pouvez disposer entierement.

Y 4

ME.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Mon Dieu, Madame, n'avez-vous point pitié de ces pauvres Esclaves, que la jalousie des maris tient si cruellement enfermées ? Le cœur me saigne toutes les fois que je songe à la misère de leur condition.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Les esclaves de Tunis & d'Alger font libres, si on compare leur captivité aux fers de ces misérables femmes ; & depuis que je réside à Venise, c'est la seule chose qui ait donné à mon ame des atteintes douloureuses.

ME. DE RICHE-SOURCE.

J'admire la cruauté de ces méchants hommes, qui tyrannisent de pauvres dames sans aucun fruit : car j'ai assez bonne opinion de notre sexe, pour croire qu'elles ne laissent pas de faire l'amour, tant bien gardées qu'elles puissent être.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

L'Amour, comme dit à propos un Ancien, a les clefs de toutes les portes : non pas que ce soit de véritables clefs. L'Auteur mystérieux a voulu nous faire entendre sous un langage figuré, que l'esprit subtil des Amoureux trouvoit l'invention d'entrer par tout.

ME. DE RICHE-SOURCE.

A ce compte, voir & jouir n'est qu'une même chose. Dieu me garde de blâmer la jouissance ; j'estime que c'est le vrai but de toutes fortes d'amitiés : mais c'est toujours un grand malheur à des personnes bien nées de se passer du Beau-Procédé & de la Belle-Galanterie.

LA

LA FEMME DE SIR POLITICK.

En ce point, Madame, mon opinion n'a pas de conformité avec la vôtre. A quoi bon toutes ces cérémonies amoureuses ? Je suis d'avis, en fait d'Amour, qu'on retranche les choses superflües, & que sans s'amuser à l'inutilité des prémisses, on vienne solidement à la conclusion.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Cependant, il est bien rude de n'avoir ni Jeu, ni Promenades, ni Collations, ni Assemblées : j'aimerois autant mourir pour moi, que de ne jouir pas de tous les divertiffemens que peut donner un honnête-homme.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Frioles amusemens de personnes oisives ! Je ne plaindrois pas, moi, celles qui pourroient employer solidement certaines heures sans danger : mais j'ai horreur des accidens déplorables que nous voyons arriver ici journellement ; & il n'y a rien que je n'entreprenne pour sauver des fureurs de la jalousie ces innocentes victimes.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Madame, sans nous effrayer des difficultés que nous trouverons, n'y a-t-il point moyen de les mettre dans le commerce du Beau-monde ? Comme elles n'ont jamais rien vû, elles ont assurément un fort méchant Air, & ce seroit un grand plaisir de leur pouvoir apprendre la Belle-Maniere.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Tout beau, Madame ; changeons de discours : voilà Mylord Tancrede avec un homme qui me paroît être Venitien.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Laissez-moi faire : je vais les engager dans une conversation où ils ne s'attendent pas, & qui nous éclaircira de bien des choses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais prenez garde de vous découvrir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous en mettez pas en peine : je ferai la chose si délicatement qu'ils n'en auront pas le moindre soupçon.

SCENE IV.

TANCREDE, LA FEMME DE SIR
POLITICK, ANTONIO, ME. DE
RICHE-SOURCE.

TANCREDE.

MES Dames, je vous amene un honnête-homme de mes amis, qui fouhaite d'avoir l'honneur d'être connu de vous.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous sommes trop obligées à sa civile curiosité, & à sa civilité curieuse : bien fâchées de ne pouvoir répondre
par

par mérite condigne à la courtoise envie qu'il a eue de nous voir.

ANTONIO.

Madame, la modestie sied bien aux personnes, dont les bonnes qualités sont aussi connues que les vôtres.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je suis d'un pays où l'on parle avec franchise : j'ose dire que vous nous trouverez certain Air, & des Manners qu'il ne faut pas chercher à vos Dames Vénitiennes : mais où les auroient-elles prises, les pauvres femmes ? C'est le Beau-Monde qui les donne, & elles ne voyent que des Maris. Hélas ! elles sont bien à plaindre !

ANTONIO.

Je vous assure, Madame, que j'en ai plus de compassion que vous : jusques-là que je n'ai pas voulu me marier, pour n'être pas obligé, selon la coutume du pays, à rendre un femme malheureuse.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Paris est le Paradis des femmes. Quand un Honnête-homme se marie, il fait bien que sa femme ne peut pas vivre sans quelque petite inclination, & qu'autre chose est un Epoux, autre chose un Galant. S'il y a un Bal, un Balet, quelque Assemblée, où il faille paroître & se faire des Amans, le mari va chercher par tout les pierres, connoissant bien que ce n'est pas pour lui qu'on se pare : mais comme je viens de dire, il est Honnête-homme. Dame aussi, les femmes vivent à peindre avec leurs maris. Elles les caressent, elles les flatent, elles
les

les baissent, elles leur témoignent tant d'amitié ; ce n'est que douceur d'un côté, & complaisance de l'autre. C'est un si bon ménage !

ANTONIO.

L'heureuse vie dont vous me parlez. Tous les maris jouissent-ils de ce bonheur-là ?

ME. DE RICHE-SOURCE.

Quasi tous. Il en faut excepter quelques malheureux qui ont épousé des Prudes.

ANTONIO.

Qu'appellez-vous des Prudes ?

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ces femmes incommodes, fâcheuses, de méchante humeur.

ANTONIO.

Cela est trop général : je ne connois point encore les Prudes.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Des personnes sauvages, retirées, qu'on nomme fort ridiculement *Femmes-de-bien* : des vertueuses de profession ; que les honnêtes-gens n'abordent pas, & qu'on laisse dans les familles pour faire enrager les maris.

TANCREDE.

Ces accidens-là sont heureusement fort extraordinaires : car c'est une vraie damnation d'épouser de ces femmes qui croient qu'on leur doit tout, parce qu'elles ne font point l'amour.

AN-

ANTONIO.

Voyez le méchant goût de nos Sénateurs : ils n'estiment que ces femmes-là dans les maisons.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Grand abus : c'est de-là que viennent tous les défordres de vos familles.

ANTONIO.

n demeure d'accord avec vous.

ME. DE RICHE-SOURCE, à LA
FEMME DE SIR POLITICK, *bas.*

Madame, je le tiens homme-d'honneur.

LA FEMME DE SIR POLITICK, *bas.*

Et moi pareillement.

ME. DE RICHE-SOURCE.

J'en répons. [*Haut.*] Monsieur, je ne me suis jamais trompée en Phyfionomie : je jurerois que vous êtes un homme sûr, un homme à qui on se peut fier de toutes choses.

ANTONIO.

Jusques ici on ne m'a pas reproché d'avoir trompé personne.

TANCREDE.

Il a plus d'honneur qu'homme du monde.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Eh ! bien ; c'en est assez : nous vous recommandons le secret. Sachez que nous avons fait le dessein, Madame
& moi,

& moi, de soulager la pitoyable condition de vos pauvres Dames.

ANTONIO.

Voilà justement mon projet.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Quel bonheur de nous rencontrer dans la même pensée ! Après cela, je ne désespérerai jamais de ma bonne fortune.

TANCREDE.

Mais encore où aboutit ce projet ?

ANTONIO.

D'établir à Venise la douceur des bons ménages.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Et pour y parvenir de mettre ces pauvres femmes dans le commerce du Beau-Monde.

TANCREDE.

Voyons un peu par où il faut commencer.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je n'y voudrais pas tant de finesse : prions les à un Bal dès ce soir. Un impromptu réussit mieux quelquefois qu'une chose préméditée.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut pour penser les choses avec loisir & méditation : & puis, les Dames de Venise ne vont pas au Bal chez les étrangers.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai pensé d'abord comme vous : mais j'ai cru que la considération qu'on a pour Sir Politick en pouvoit ôter toute la difficulté.

TANCREDE.

Ne cherchez plus rien après cela : c'est la seule chose qu'il y avoit à trouver.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut avouër que la grande opinion qu'on a de mon mari, peut applanir bien des choses.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Nous ne sommes plus en peine que de l'expédient qu'il faut prendre pour les faire prier.

TANCREDE.

Il faut s'en remettre à Monsieur : personne au monde n'y peut réussir si bien que lui.

ANTONIO.

Je m'en charge volontiers, & vous répons de vous en amener cinq ou six des principales.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce seroit un grand coup d'y pouvoir faire venir la Dogesse : telle Gravité que la sienne autoriferoit fort l'assemblée.

TANCREDE.

Il gouverne tout dans sa maison.

AN-

ANTONIO.

C'est celle qui me donnera le moins de peine. Mais voulez-vous que cela se fasse bien-tôt ?

TANCREDE,

Le plutôt, est le mieux.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Dès ce soir : pourquoi différer ?

LA FEMME DE SIR POLITICK,

Sans en parler à nos Maris ?

ME. DE RICHE-SOURCE.

On ne les consulte jamais sur les affaires de cette nature-là. Trop d'honneur pour eux d'avoir si bonne compagnie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce fera donc pour ce soir, puis que Madame l'a résolu.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Songez à disposer toutes choses pour le Bal.

ANTONIO.

Fort bien : de mon côté je m'en vais disposer les Dames à venir honorer votre fête.

SCENE

S C E N E V .

ME. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME
DE SIR POLITICK, TANCREDE,
LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

ME. DE RICHE-SOURCE.

ALLONS, Madame, travaillons un peu à nôtre affaire : ces Messieurs auront la bonté de nous y aider.

LE MARQUIS.

Nous ferions peu civils aux Dames de leur refuser nos services dans une chose galante comme celle-ci.

TANCREDE.

Commandez seulement, vos ordres seront exécutés.

L'ALLEMAND.

Je suis prêt à tout.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Voici de quelle manière il faut disposer les sieges : Un grand fauteuil pour la Dogesse sur une estrade ; des chaises à dos pour les femmes des Sénateurs ; puis des sieges plians pour les étrangers & pour nous, comme on a coutume de les ranger.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, il faut excuser une Françoisé, qui ne connoît que les usages de son pays : j'ose vous dire néanmoins

VOL. II.

Z

que

que votre ordonnance n'a pas la gravité requise pour une telle occasion.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Madame, en toute autre chose je vous céderai volontiers : mais je puis vous dire que depuis l'âge de huit ans que j'étois *la petite Suzon*, il ne s'est fait Bal, ni Affsemblée à la ville, où je n'aye été. J'en ai vu même au Louvre assez souvent ; car mon mari étoit comme de la Cour, par les amis que nous y avions. J'en ai vu chez Madame la Comtesse, chez Madame la Princesse de Conti, où j'ai fort bien observé comme les choses devoient aller ; & il n'y a point d'année que je n'aye donné moi-même quelques Fetes fort jolies, qui valoient bien les grandes affemblées.

LE MARQUIS.

Quand on parle des choses qu'on a vûës, & de celles qu'on a faites on mérite d'être écouté.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Achevez, Madame, ce que vous avez à représenter.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Le dernier Carnaval (nous avions le cœur bien en joye) je donnai les violons aux Dames de ma Cotterie, d'une maniere aussi galante que chose qui se fût passée de tout l'hiver. Je commençai par un Souper-collation, qui étoit un Ambigu, où il n'y avoit pas l'abondance des Cadeaux ; mais tout y étoit excellent : des viandes prises si à propos, qu'un quart-d'heure plutôt elles eussent été un peu dures, un quart-d'heure plus tard, elles au-
roient

roient commencé à se passer. On n'en trouve point de même ailleurs ; & mon mari & moi les avions fait apprêter devant nous. La Sale étoit éclairée comme en plein jour, pas un siege qui passât l'autre, & la place pour danser à ravir. Des Suiffes à la porte, qui ne laissoient entrer que les gens priés ; l'élite de la Cour & de la Ville, avec la parenté, cela s'entend, & les amis particuliers de la maison. Au milieu du Bal, je me dérobaï finement, pour me déguiser, & faire une Masfcarade entre nous, rien que de la famille. Nous la dansâmes sans que personne nous reconnût, & si tôt que je fus deshabillée, je pris une place froidement, comme si de rien n'eût été. Chacun se tuoit à deviner, sans en approcher de mille lieuës : c'est le plus grand plaisir d'une Masfcarade ; & je vous avouë que ç'a été le plus heureux soir de toute ma vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, pour ce qui se fait à vôtre Cour, je n'en parle pas, mais fachez qu'un Bal de République demande un peu plus de mesure : & quand vous songerez qu'une Dogesse & des femmes de Sénateurs feront tantôt ici, vous changerez, à ce que j'estime, vôtre ordonnance.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Dites vôtre sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mon sentiment est qu'on place la Dogesse & les Sénatrices en telle forte, qu'elles représentent un petit Sénat : la Dogesse comme dans un Trône, & les Sénatrices aux deux côtés sur des Bancs. Ce leur fera une chose agré-

able de tenir la place de leurs Maris, & courtoise à nous de leur faire avoir cet honneur-là.

L'ALLEMAND.

Je suis de l'opinion de Madame : mais je voudrois qu'il y eût au Trône de petites figures en bosse fort bien taillées, & de beaux feuillages au dos des Bancs.

TANCREDE.

Que peut-on dire contre la proposition de Madame ? Y-a-t-il rien de mieux pensé ?

LE MARQUIS.

Qui doute que pour le sérieux elle n'ait plus de sens que toutes les femmes ensemble ? La pensée est judicieuse, je l'avouë ; mais je ne me dédis pas : nôtre maniere Françoisise est plus galante ; & il est fort suffisant à Madame la République de ne prendre pas les modes de Paris, quand tout le monde court après. Je ne suis, morbleu, point homme de République : d'un pays ou il n'y a point de Cour, ne m'en parlez pas.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je fai fort bien que tout ce qu'a dit Madame seroit ridicule à Paris ; & personne ne m'apprendra rien en fait de Bal & d'Assemblée : mais s'il faut observer de telles cérémonies dans une République, Dame, je m'en rapporte ; elle connoît cela mieux que moi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dans la suite de la fréquentation, vous pourrez leur inspirer vos Galantises : pour la première fois, il faut de la gravité.

I

ME.

M E . D E R I C H E - S O U R C E .

Je fai me rendre à la raison, ne me plût-elle pas. Al-
lons, Madame, disposer toutes choses comme vous le
jugez à propos.

S C E N E VI.

T A N C R E D E , A N T O N I O .

T A N C R E D E .

N O U S avons donné bien des affaires à nos folles : elles
ont été je ne fai combien de tems à disputer sur la ma-
niere dont il faut recevoir la Dogesse, quelle place,
quels sieges il faut avoir ; & à la fin elles sont conve-
nuës d'un appareil le plus ridicule du monde.

A N T O N I O .

Je me suis bien douté que nôtre conversation auroit
produit quelque chose de fort extravagant.

T A N C R E D E .

Maïs, dites-moi, que ferons-nous de ceci, & comment
finir la comédie ?

A N T O N I O .

J'irai leur faire les excuses de la Dogesse, sur quelque in-
disposition imaginaire.

T A N C R E D E .

Cela ne me contente pas.

ANTONIO.

Que voudriez-vous davantage ?

TANCREDE.

Je voudrois que vous leur menassiez une Entremetteuse, & quelques filles, qui représentassent la Dogesse, & des femmes de Sénateurs.

ANTONIO.

Vous m'inspirez-là une pensée fort plaisante, & fort aisée à exécuter ; car je viens de laisser à cent pas d'ici justement la compagnie qu'il nous faut. Allez préparer toutes choses pour nous recevoir, & laissez-moi le soin du reste.

SCENE VII.

ANTONIO, LE SENATEUR
PAMFILINO.

ANTONIO.

JE suis fort en peine de ce que pensera Vôte Excellence d'un dessein de divertissement que nous avons fait le Mylord & moi ; ce Mylord qui a eu l'honneur de vous voir, & que vous estimez assez.

PAMFILINO.

Quand vous m'aurez dit quel est ce divertissement, je vous dirai ce qui m'en semblera. Parlez.

ANTONIO.

Ayez donc la patience de m'écouter, s'il vous plait. Il y a ici deux Etrangères assez accommodées, à ce qu'il me paroît, mais assurément les plus ridicules personnes que

que j'aie jamais vûës. La premiere est une Angloise, grave, composée; fausse en discours, en politique; en prudence sottement mystérieuse. L'autre est une petite Françoisë, d'un esprit tout opposé. Elle n'aime que le *Beau Monde*, ne parle que du *Bel-Air*, de la *Belle-Maniere*; se croit délicate, galante, polie; & véritablement elle est plus Bourgeoise que ne sont les femmes des Marchands les plus grossieres.

P A M F I L I N O.

Que voulez-vous faire de ces deux femmes? Il est tems de les mettre à quelque usage. Achevez.

A N T O N I O.

C'étoit une nécessité de vous en faire la peinture. Ces deux femmes, plus ridicules encore que je ne vous les dépeins, se sont mis dans la tête de tirer les Dames Venetiennes de la déplorable captivité où l'on les retient, & de leur inspirer les coutumes, l'air, la maniere, le procédé des femmes les plus galantes.

P A M F I L I N O.

Je ne voudrois pas jurer que cela n'arrivât quelque jour; mais j'espère que le dessein de vos Dames ne réussira pas aujourd'hui.

A N T O N I O.

Ce n'est rien encore. Apprenez jusqu'où va leur extravagance. La petite Françoisë veut donner le Bal ce soir à vos femmes; & l'Angloise voudroit que la Dogesse y fût; disant gravement que telle Gravité autoriseroit fort l'assemblée. Le Mylord, pour s'en divertir, a juré que j'avois tout pouvoir dans leurs maisons, & qu'il n'y

avoit rien de si facile pour moi que de les amener. J'y ai consenti ; & me voilà chargé de faire venir la Dogesse, & cinq ou six femmes de Sénateurs chez nos deux folles.

PAMFILINO.

Comment vous acquitterez-vous de cette commission-là ?

ANTONIO.

Le Mylord voudroit que je leur menasse Oserois-je dire le mot devant Vôte Excellence ?

PAMFILINO.

Dites hardiment.

ANTONIO.

Une Entremetteuse & des Filles, pour représenter la compagnie qu'elles demandent : mais

PAMFILINO.

Mais que rien ne vous en empêche : cela se peut faire avec des Etrangers. Il me souvient qu'étant à Paris fort jeune, on me faisoit essuyer souvent de ces tours-là : on me produisoit des Princesses, qui se trouvoient des filles de la même nature que celles-ci. Ne quittez pas une entreprise si heureusement commencée ; je prens la chose sur moi.

ANTONIO.

Avec un si bon garant que Vôte Excellence, nous travaillerons sans scrupule à nous donner ce divertissement-là.

Fin du troisieme Acte.

ACTE

A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

Toutes choses sont préparées pour le Bal.

SIR POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLILICK, ME. DE RICHE-SOURCE, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, UN VALET DU SIGNOR ANTONIO.

SIR POLITICK.

MA femme, que voi-je ? Le Sénat doit-il se tenir ceans aujourd'hui ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Monfieur, vous verrez quelque chose d'assez extraordinaire, dont vous ne ferez pas fâché.

ME. DE RICHE-SOURCE
à SIR POLITICK.

Vous parlez mieux que vous ne pensez. Oui, le Sénat doit se tenir ceans aujourd'hui. Remerciez vos femmes, Messieurs, remerciez-les de l'honneur que vous allez recevoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais encore, quel peut être cet honneur-là ?

ME.

ME. DE RICHE-SOURCE.

On ne gagne jamais rien à être curieux. Tu fais que je ne m'informe pas de tes actions, ne t'informe pas des miennes. C'est le moyen d'être toujours bien ensemble.

SIR POLITICK.

Dans les Familles, comme dans les Etats, il importe à celui qui gouverne de favoir tout ce qui s'y passe.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Oh bien ! il faut donc vous en instruire. Apprenez que la Dogesse va venir à un Bal que nous lui donnons.

SIR POLITICK.

La chose en foi nous est grandement honorable : mais je veux en favoir le Projet, & par quels instrumens elle s'est faite.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Par une rencontre admirable. Le Seigneur Antonio nous est venu voir avec le Mylord ; & après plusieurs discours sur la captivité des Dames de Venise, enfin nous sommes demeurés d'accord qu'elles ne laissoient pas d'aller au Bal, & que même il ne seroit pas difficile de les obliger à venir ceans. Là-dessus le Seigneur Antonio s'est fait fort d'y amener la Dogesse, & quelques Nobles Venitiennes avec elle.

TANCREDE.

Il gouverne tout dans leurs maisons.

SIR

S I R P O L I T I C K .

C'est la premiere affaire de hazard qui soit jamais entrée dans la mienne : je n'aime pas les présens de la fortune, & je ne sai comment je recevrois un Royaume, qui me viendroit sans Projet & sans Politique.

T A N C R E D E .

Permettez moi de vous dire que jamais affaire ne fut moins de hazard que celle-ci ; & n'en déplaise à vos Dames, la part qu'elles y ont est fort médiocre. Sans la haute opinion qu'on a de vôtre gravité & de vôtre sagesse, nous ne verrions ceans ni Dogesse, ni femmes de Sénateurs. C'est l'effet de vos Projets, & de vôtre grande Politique, exercée depuis si long-tems.

S I R P O L I T I C K .

La chose avoit besoin d'être expliquée. Oui, vous me faites comprendre facilement que nous ne devons rien au hazard ; on fait plus d'estime de moi que je ne vaus, je le confesse ; mais rendons honneur pour honneur, & songeons à bien recevoir une si auguste Compagnie. Je n'ai pas oublié nos rangs d'Angleterre, & n'ignore pas ce que doit un *CHEVALIER* à un *LORD* : néanmoins, comme nous sommes à Venise, & que la Fête se fait dans ma maison, vous ne trouverez pas mauvais que je porte la parole.

T A N C R E D E .

J'honore trop vôtre vertu, pour manquer jamais à vous rendre ce qu'on vous doit ici, & ailleurs ; outre que
personne

personne n'est capable de s'aquitter de cet emploi-là si bien que vous.

LE MARQUIS.

Monsieur Politick, saluë-t-on la Dogesse.

SIR POLITICK.

Oui vraiment, on saluë la Dogesse, avec des inclinations profondes, & des révérences bien basses.

LE MARQUIS.

Je demande si on baise ?

SIR POLITICK.

Baiser à Venise ! baiser une Dogesse ! Ma femme, vôtre gentil François demande si on baise la Dogesse ?

LE MARQUIS.

Je ne sai pour qui on me prend : vous diriez qu'on n'a jamais baisé des femmes de qualité. J'ai baisé deux Duchesses en ma vie, qui le portoient bien haut, sur ma parole ; & des Maréchaux de France, quantité.

UN VALET DU SIGNOR ANTONIO.

Le Seigneur Antonio m'a envoyé ici pour vous dire que la Dogesse va venir. Elle est en chemin à l'heure que je vous parle.

SIR POLITICK.

Allons, Messieurs, allons la recevoir avec l'ordre & la dignité qu'il convient garder en telle cérémonie. Comme je dois porter la parole, on trouvera bon que je marche le premier ; les deux femmes suivront, pour faire

faire les honneurs du logis : Madame fera, s'il lui plaît, un compliment à la Françoisse : Mylord & le mari de Madame suivront après, & ces deux Messieurs ensuite.

LE MARQUIS, à L'ALLEMAND.

Je ne suis point un trouble-fête ; je veux ce qu'on veut : mais je voi bien ce que je voi. On nous traite, vous d'Allemand, & moi de misérable. Aller derriere un Bourgeois à la cérémonie, font les graces qu'on nous fait ceans. Ce n'étoit pourtant pas la même chose à Paris : car, sans vanité, ces petites gens de ville ne mettoient pas le pied au Louvre, que j'étois dans les Cabinets. Pour le Mylord, je lui cede ; non pas en qualité de Mylord, fût-il Duc ; un Marquis François, brave, & bien vêtu ne cede à personne : mais après les obligations que j'ai au Duc de Buckingham, je ne disputerai rien à ceux qui lui appartiennent.

SIR POLITICK.

Nous avons fait ces rangs ici sans conséquence, pour le présent : ne troublez pas, je vous prie, un personnage qui va faire une grande action à la tête de cette compagnie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Prenez-vous garde à un Impertinent ?

LE MARQUIS.

Bourgeois, remerciez le lieu où nous sommes : sans le respect de la Dogesse, qu'il faut recevoir, & la considération de ces Messieurs, je vous apprendrois à parler.

ME.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Allez, petit Suivant ; c'est bien à vous de faire comparaison avec mon Mari.

TANCREDE.

Eh ! Messieurs, voilà la Dogesse : remettez vos querelles à une autre fois, & laissez parler Sir Politick.

SIR POLITICK.

Le *Primordium* m'a donné bien de la peine ; le reste ne m'a rien coûté.

TANCREDE.

Silence, Messieurs, silence.

SCENE II.

L'ENTREMETTEUSE *prise pour* DOGESSE, LES DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE RICHE-SOURCE.

SIR POLITICK, *haranguant* LA DOGESSE.

SI la bonne réception se mesuroit par la grandeur, & la décoration des bâtimens, par les lambris dorés, & les riches tapifferies, VÔTRE SERENITE', Madame, & vous, très-excellentes SENATRICES, seriez aujourd'hui
mal

mal reçûës dans la petite & simple maison de cettui votre plus qu'humble serviteur: mais si vous cherchez à loger dans les cœurs, plutôt que dans les palais, vous trouverez les notres enrichis de zele garnis de fidelité, remplis d'affection, revêtus de services & de devoir pour la République en général; pour VÔTRE SERENITE', & Vos EXCELLENCES en particulier. Ne croyez pas, s'il vous plaît, en voyant ce peu que nous sommes, recevoir seulement l'offre de nos vœux: figurez-vous de voir ici les Députés des plus belliqueuses Nations, qui viennent vous en rendre leurs hommages. Mylord, ma femme, & moi, mettons à vos pieds l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande: ces deux Messieurs & Madame vous offrent la France, grand & puissant Royaume, s'il en fut jamais; & Monsieur, qui réunit en soi mille intérêts différens, vous présente les vastes Provinces de la Germanie. Voilà, très-Serene Dogesse, & très excellentes Senatrices, tout ce que je puis dire en public: mais VÔTRE SERENITE' me permettra de confier à son oreille quelque chose de particulier, dont ces Messieurs & ces Dames ne seront pas scandalisés, s'il leur plaît. [Bas.] Je veus dirai en confidence, Madame, que nous allons établir, Dieu aidant, la Circulation: projet merveilleux, qui par des canaux, inconnus au reste des hommes, fera venir une abondance de Richesses dans cet Etat.

L A D O G E S S E .

La République vous est fort obligée; je dis fort; & le Doge mon mari, mon mari le Doge, vous en remerciera en son particulier, comme nous faisons au notre. [Bas.] Quant à ce que vous m'avez dit à l'oreille, vous m'obligez

gerez de mettre à part quelque chose pour moi, quand vous ferez venir tant de biens dans cet État.

SIR POLITICK, *à part.*

Voici de la Corruption jusques dans la maison du Doge ! Cela n'arriveroit pas, s'il y en avoit quatre, comme j'ai dit : ils s'observeroient les uns les autres. [A LA DOGESSE.] Cette réitération des obligations que nous veut bien avoir la République, nous assure d'une double reconnoissance, dont l'une nous regarde, comme personnes publiques, & Députés de ces grandes Nations, l'autre comme des particuliers affectionnés à son service.

LE MARQUIS.

J'admire cet homme ; il tourne toutes choses comme il lui plaît.

SIR POLITICK.

Pour la répétition de *Doge*, qui ne voit, Madame, qu'elle marque deux fois, votre dignité, pour nous faire comprendre doublement l'auguste honneur de votre présence.

LE MARQUIS.

Autre version excellente, qui vaut la première, pour le moins.

SIR POLITICK *à part.*

Puis qu'elle est intéressée, il faut la gagner politiquement par l'Intérêt. [A LA DOGESSE.] Un mot à l'oreille de votre Sérénité. Nous aurons soin de votre maison : ce n'est rien dérober au public ; car votre rang a besoin
d'être

d'être foutenu. Il se fera pour vous une petite Circulation particuliere ; je n'en dis pas davantage.

LA DOGESSE, *bas.*

Vous avez raison, Monsieur Politick, nous sommes obligés à beaucoup de dépense.

LE MARQUIS.

J'enrage, morbieu, quand il parle bas ; je voudrois ne pas perdre un mot de tout ce qu'il dit.

ME. DE RICHE-SOURCE,
à LA DOGESSE.

Vous aurez la bonté, Madame, d'excuser des personnes mal préparées à vous recevoir : car enfin e'est qu'après tout effectivement, nous ne nous attendions pas à cet honneur-là. Pour ces jeunes Dames, elles auront un peu moins d'excuses : j'espère de leur faire voir quelques manieres assez galantes, qui ne leur déplairont pas.

LA DOGESSE.

Point d'excuses entre amies : nous venons vous voir sans façon.

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, ce qu'a dit Sir Politick dans sa harangue : Votre Sérénité veut se *loger dans les cœurs.*

LA FEMME DE SIR POLITICK,
à son Mari.

Monfieur, voici le Signor Antonio, à qui vous avez l'obligation de tant d'honneur.

SIR POLITICK *au* SIGNOR
ANTONIO.

Le respect que j'ai pour la Présence Sérene, ne me permet pas de vous témoigner assez combien je fais connoître & reconnoître la grande faveur que ce m'est.

ANTONIO.

L'envie que j'avois de mériter quelque part dans l'honneur de votre amitié, m'a fait entreprendre une chose assez extraordinaire : mais je me tiens assez heureux si j'ai réussi.

LA FEMME DE SIR POLITICK,
à LA DOGESSE.

Madame, je crains que VÔTRE SERENITE' ne soit amusée ici trop longtems. Ne vous plaît-il pas d'aller à la Sale où se doit faire le Bal ?

SCENE III.

TANCREDE, LE MARQUIS.

TANCREDE.

LAISSONS les aller prendre leurs places, & demeurons ici un moment. Avez vous jamais oui si bien parler ?

LE MARQUIS.

De ma vie. J'ai oui mille Sermons ; & de si hauts, qu'il falloit être bien savant pour les entendre : j'ai oui des Oraisons Funebres admirables ; je dis ammi-

bles : mais, à la damnation de mon ame, je n'ai jamais rien entendu de si relevé.

T A N C R E D E .

Il y a beaucoup de choses relevés, & j'y en ai trouvé auffi de fort agréables.

LE M A R Q U I S .

J'ai remarqué un joli trait. La Maison de Sir Politick n'est pas grande, ni bien meublée : il a donné le change à la Dogesse adroitement, la faifans *loger dans nos cœurs, plutôt que dans un Palais*. La deffus il fait merveille : il *enrichit nos cœurs de zele, les garnit de fidélité*, les orne, les pare, & fait tant enfin, qu'elle se trouve admirablement logée. C'est un tour d'adresse, Mylord, & j'avouë qu'il m'a plu extrêmement.

T A N C R E D E .

Je m'affure que peu de gens y ont pris garde.

LE M A R Q U I S .

J'avois une inclination merveilleuse pour les Sciences, mais je n'ai osé lire que des Romans & des Comédies à la Cour, de peur qu'on ne me pris pour un Pédant. Avec cela, le naturel demeure toujours ; & quand j'entens de belles choses, je les connois auffi-tôt.

T A N C R E D E .

Qu'avez-vous trouvé de tous ces Etats, que nous avons *mix aux pieds* de la Dogesse ?

LE MARQUIS.

Ah ! rien de plus grand, de plus magnifique ; & trop : il m'en reste un escrupule, qui m'inquiete, je le confesse.

TANCREDE.

Quelle inquiétude en pouvez-vous avoir ?

LE MARQUIS.

Qu'on ne l'écrive à la Cour, Mylord.

TANCREDE.

Qui diable s'en donneroit la peine ?

LE MARQUIS.

Ce ne feront pas des gens considérables : mais il y a de petits écrivains dans les pays étrangers, qui ont des correspondances obscures, par où ils font tout savoir au Cardinal de Richelieu. Ce Ministre fait tout.

TANCREDE.

Et quand il fauroit ceci, que pourroit-il vous en arriver ?

LE MARQUIS.

Que pourroit-il m'en arriver ! Eh ! rien ; rien qu'une disgrâce ! Privation de cabinet, Exil de Cour : je dis tout au moins. Comment ? faire ici le Député de la France, qui offre le Royaume de son chef. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

TANCREDE.

Ce sont de simples Civilités.

LE

LE MARQUIS.

Des Civilités ! d'offrir un Etat ?

TANCREDE.

Sir Politick a fait la même chose de l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Peut-être en a-t-il la commission. Un vieux Politique comme lui ne fait rien mal-à-propos. Sur ma parole, il fait bien par où en sortir.

TANCREDE.

Il est vrai que cet homme-là ne s'engage à rien légèrement.

LE MARQUIS.

J'en suis sûr : mais il a tort d'embarquer les autres : c'est avoir bien peu de considération pour ces amis.

TANCREDE.

L'affaire est fait : il faut empêcher qu'elle ne produise de méchans effets en France.

LE MARQUIS.

Il n'y a plus de remede, que celui de garder le secret.

TANCREDE.

Je vous promets de n'en ouvrir pas la bouche.

LE MARQUIS.

Infinuez, je vous prie, la même discrétion aux autres : sans rien dire de mon appréhension toutefois. Vous savez, mon Maître, comment il faut servir ses Amis.

TANCREDE.

Laissez-m'en le soin : je vais faire un intérêt commun du secret ; & j'ose vous assurer qu'on n'en parlera point.

SCENE IV.

On leve un Rideau, & on voit la Sale du Bal, où l'ENTREMETTEUSE, se disant DOGESSE, est dans le Trône, & les DEMOISELLES, qu'on prend pour les Nobles Venitiennes, sur des Bancs.

L'ENTREMETTEUSE prise pour DOGESSE, LES DEMOISELLES se disant FEMMES DE SENATEURS, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, ANTONIO, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE RICHE-SOURCE.

LA DOGESSE, *bas.*

ME voici comme une vraye DOGESSE : quarrons nous dans ce trone, a faisons un peu de NÔTRE SERENITE'.
[Haut.] Mes filles [Bas.] J'oublois déjà [Haut] Senatrices, tenez bien la place de vos Maris.

Une des prétendës FEMMES DE
SENATEURS.

Nous saurons fort bien tenir notre rang.

LA FEMME DE SIR POLITICK,
à ME. DE RICHE-SOURCE.

Hé bien, Madame, êtes-vous convaincuë ? Vos fauteuils & vos chaises à dos auroient-elles fait le même effet ?

effet ? Ces pauvres Dames font si transportées de joye, qu'elles ne fauroient se contenir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Il faut excuser une étrangere : mais avouéz que je me suis renduë de bonne heure à vos raisons.

SIR POLITICK à LA DOGESSE.

Madame, VÔTRE SERENITE' voudroit-elle entendre un Air harmonieux avant de commencer la Danse ?

LA DOGESSE.

Un peu de Mélodie : j'aime la Mélodie.

SIR POLITICK.

Mufique, une Piece harmonieufe.

On jouë une Piece ridiculement grave.

Ceci est profond, & grandement cromatique. Il fuffit. Signor Antonio, sachez de SA SERENITE', si elle voudroit me faire l'honneur de danser une Pavane avec le très-humble & très-dévoué Serviteur de la République.

ANTONIO.

Je vais le favoir. [A LA DOGESSE, *bas.*] Il faut danser une Pavane avec Sir Politick.

LA DOGESSE, *bas.*

Je ne la fai pas.

ANTONIO, *bas.*

Il n'importe.

LA DOGESSE, *bas.*

Comment ferai-je ?

ANTONIO, *bas.*

Comme lui : regardez ce qu'il fera, & faites de même.

SIR POLITICK.

Madame, je prens la liberté de danfer une Pavane avec VÔTRE SERENITE', d'autant plus hardiment ; que cette Danse grave me semble convenir à la Dignité de DOGESSE.

LA DOGESSE.

Vous avez raison, Monsieur Politick : me voilà prête, danfons quand il vous plaira.

SIR POLITICK.

J'ai lu beaucoup de Traités de la Danse, & j'ai trouvé dans tous qu'il appartenoit à l'homme de mener la femme : mais avec vous, Madame, ce privilege honorable n'a point de lieu. C'est à VÔTRE SERENITE' de mener, & à moi de me laisser conduire.

LA DOGESSE.

Signor Antonio, Monsieur Politick veut que je prenne la place de l'homme : cela est extremement civil ; que me conseillez-vous ?

ANTONIO.

Je vous conseille, Madame, de laisser toutes choses dans l'ordre accoutumé : VÔTRE SERENITE' n'est pas venue ici pour ôter aucun avantage à Sir Politick.

SIR POLITICK mene : elle danse la Pavane ridiculement, faisant tout ce que fait Sir Politick, qui danse aussi ridiculement qu'elle, avec sa gravité ordinaire.

SIR.

SIR POLITICK, *après avoir dansé.*

Cette Danse est politique extrêmement, & convenable à l'occasion présente. Si j'étois à un Bal où il y eût un Général d'Armée, je danserois la Pyrrhique, danse militaire.

TANCREDE *au* MARQUIS.

Le raffinement de respect étoit ingénieux à Sir Politick, de vouloir se laisser mener par la Dogesse.

LE MARQUIS.

Cet homme trouve ce que les autres ne trouvent point. Cela ne s'est pourtant jamais fait à Danse du monde ; & il n'y a point d'homme de Cour à qui la tête ne tourne dans ces Républiques, à voir ce qu'on y voit. J'en ferai de bons contes aux Créquis & aux Bassompierres à mon retour.

TANCREDE.

Tandis que vous êtes ici, il faut s'accommoder aux manières du pays.

LE MARQUIS.

Je le voi de reste ; mais retournons à la Danse Signor Antonio, Madame la Dogesse ne veut-elle pas qu'on danse les Branles ? C'est proprement ce qui fait un Bal.

ANTONIO.

Que voulez-vous dire par vos *Branles* ?

LE MARQUIS.

Vous ne savez ce que c'est ?

ANTONIO.

Non.

LE MARQUIS.

Vous êtes le feul Gentilhomme de l'Europe qui ne fache pas fon *Branle fimple*, le *Gai*, le *Poitou*, & le *Montivande*.

ANTONIO.

Auffi peu les uns que les autres.

LE MARQUIS.

Et les Courantes : vous les ignorez ?

ANTONIO.

Non pas les Courantes.

LE MARQUIS.

Parbieu, je vais les danfer avec vos Dames : auffi-bien ne garde-t-on aucune regle à vôtre Bal. N'attendons pas qu'on nous donne un rang à l'ordinaire avec l'Allemand, & faisons-nous raifon nous-mêmes. Je veux attaquer cette brune : elle me plaît. Madame, voulez-vous me faire l'honneur de danfer une courante avecque moi ?

LA DAME.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Place, place à Madame. La Courante, Violons, & de mefure, je vous prie : je ne prendrois pas plaifir à me voir hors de cadence. Cette révérence eft affez cavaliere,

liere, ce me semble ; elle ne sent pas le baladin. Battons du pied pour prendre le tems. J'ai parti trop tôt. Revenons. Il faut refaire la révérence. Voilà partir à propos, cela ! mais ces coquins de violons m'ont déjà mis hors de cadence : rentrons-y malgré eux. Le plus court est de recommencer. Vous ne savez ce que vous faites, Violons : je croi que vous dormez. Encore une fois la révérence, & partons. Pour ce coup, si vous me faites manquer, je vous le pardonne.

Quand la Courante est dansée.

A la fin j'en suis venu à bout ; mais avec bien de la peine. Il faut une oreille de Diable avec ces maudits violons. J'ai dansé tout un hiver à Paris (chacun le fait) sans avoir jamais sorti de cadence. Il faut tout dire ; c'étoit les vingt-quatre.

T A N C R E D E .

Je ne fai ce que vous avez fait à Paris : mais ici, c'est danser admirablement.

L E M A R Q U I S .

Non pas cela : assez en homme de qualité. Je voudrois vous pouvoir régaler d'une *Vignone*, & d'une *Belleville* : il n'y a pas moyen. Ce n'est qu'à la Cour qu'on peut danser les figurées.

T A N C R E D E .

Ne dansez-vous pas encore avec quelque autre Dame ?

L E M A R Q U I S .

Je ne veux, morbieu, pas perdre ma réputation : j'en suis bien forti, dansé qui voudra. Mylord, je veux
vous

vous faire une confidence. Cette belle, avec qui je viens de danser, elle m'aime, & ce sont des œillades ! il n'y a rien de pareil.

TANCREDE.

Toute femme qui n'a point de liberté, est prête à faire l'amour, quand elle en trouve l'occasion.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas ce que vous pensez : le cœur est pris, sur ma parole.

TANCREDE.

Je commence à m'en appercevoir. Tenez; elle vous regarde.

LE MARQUIS.

Ne faites pas semblant de rien voir, & foyez discret, je vous prie. Ce n'est pas un jeu à Venise, que d'être aimé de la femme d'un Sénateur.

TANCREDE.

Je vous en répons : mais je fai me taire ; foyez assuré de ma discrétion.

LE MARQUIS.

Je me fie à vous, Mylord ; & c'est m'y fier de ma vie.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Allons, ça : aquittons-nous de nôtre promesse. J'ai promis à ces Dames de leur fair voir des choses, & des manieres : enfin, je vais faire pour l'amour d'elles ce que je n'ai pas fait il a y quinze ans.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Elle va danser la *Sarabande* : c'est une merveille. Quand nous nous mariâmes, on se mettoit à genoux devant elle, pour la voir danser.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Qui est ce qui se souvient ici de *la petite Suzon* ? Mon ami, t'en souviens-tu !

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oui, mamie, & je souhaite que tu donnes autant de plaisir à la compagnie, que tu en donnois en ce tems-là.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Voici donc la petite Suzon, qui va danser la *Sarabande*. Des castagnettes ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Des castagnettes ? des castagnettes ?

TANCREDE.

On n'en trouve point.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Il y a remède : mes doigts m'en serviront : essayons. Cela ne va pas mal.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Prenez garde, Messieurs, je vous prie.

ME. DE RICHE-SOURCE,

en dansant.

Ce balancement de corps vous plaît-il ? Parlez, Mesdames.

LA

A ravis.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Et ce mouvement de bras ; qu'en dites-vous ? Cet air est-il Espagnol ?

SCENE V.

UN VALET DE SIR POLITICK,
L'ENTREMETTEUSE *prise pour* DO-
GESSE, LES DEMOISELLES *se disant*
FEMMES DE SENATEURS, ANTO-
NIO, SIR POLITICK, LA FEMME
DE SIR POLITICK, TANCREDE,
LE MARQUIS, L'ALLEMAND, MR.
DE RICHE-SOURCE, ME. DE
RICHE-SOURCE.

UN VALET DE SIR POLITICK, à
son Maître, & à MR. DE RICHE-
SOURCE.

ON vous demande de la part du Senat.

SIR POLITICK.

Ouais ! que veut dire ceci ? Nous demander à l'heure
qu'il est ! il faut que ce soit une affaire bien pressante.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On aura eu quelque grande Nouvelle, sur quoi on veut
nous consulter.

SIR

W O U L D - B E .

367

S I R P O L I T I C K .

Ce ne peut être autre chose.

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

Mais pourquoi moi ?

S I R P O L I T I C K .

Il y a quelque fonds à trouver, ou quelque dépense à faire.

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

Ce feroit m'employer pour peu de chose. Je croirois plutôt qu'on a eu vent de nôtre Projet.

S I R P O L I T I C K .

Ne raisonnons pas davantage, & allons apprendre ce qu'on veut de nous [*A LA DOGESSE.*] Madame, vous nous excuserez, Monsieur & moi, de quitter VÔTRE SERENITE' La République desire de nous quelque service, que nous allons lui rendre avec respect & affection. Ces Dames auront la bonté de nous pardonner pareillement.

L A D O G E S S E .

Revenez bien-tôt, Messieurs, nous vous attendons.

M E . D E R I C H E - S O U R C E .

Ne laissons pas de continuer nôtre Bal. Voyez ce second pas de Sarabande ; il est tout-à-fait à l'Espagnole.

L E M A R Q U I S , *qui avoit suivi* S I R
P O L I T I C K , & M R . D E
R I C H E - S O U R C E , *rentre.*

Savez-vous, Mesdames, qui demandoit vos maris de la part du Senat ?

M E .

Et qui ?

LE MARQUIS.

Des Archers, qui les ont menés en prison.

TANCREDE.

Vous avez vu quelques Gardes, qu'on leur a envoyés par honneur, ou pour leur sûreté.

LE MARQUIS.

Des Archers, vous dis-je, qui les ont fait Prisonniers d'Etat. Je m'y connois : j'en ai vu mener plus de trente à la Bastille.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Quelle infamie ! quelle trahison ! tandis que nous faisons tout ce qu'il nous est possible pour honorer leurs femmes, ces traîtres font arrêter nos maris. Qu'on ferme les portes : la Dogesse ne fortira point, qu'on ne nous les ait rendus.

ANTONIO à TANCREDE, *bas*.

Si cette femme-ci fait ce qu'elle dit, nous nous trouverons en quelque embarras. [*Haut à la FEMME DE SIR POLITICK.*] Madame, il faut pardonner à votre amie l'excès de son ressentiment : mais vous êtes trop sage pour le suivre, & faire arrêter une Dogesse dans votre maison. Ce seroit le comble de la douleur pour votre mari, de vous voir si peu politique, & un grand reproche à la suffisance, que vous eussiez si mal profité de ses instructions.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes le coup est grand & imprévu ; mais il n'est pas au-dessus de nôtre prudence. Je projette de renvoyer ces Dames avec tout honneur, sans manquer en rien de ce que veut de nous en cette occasion la Politique.

T A N C R E D E .

Voilà ce qui s'appelle une Femme forte & prudente, à qui la tête ne tourne point dans le malheur, & qui prend le seul parti qui lui reste.

LA FEMME DE SIR POLITICK,
à LA DOGESSE.

Madame, VÔTRE SERENITE' est trop équitable, pour ne pardonner pas à mon amie l'excès de son ressentiment. S'il y a peu de Politique, c'est l'effet d'une affection conjugale, qui mérite d'être excusée auprès d'une personne aussi vertueuse que vous. Je vous supplie donc, Madame, d'ensevelir tout dans l'oubli, & de nous être propice envers vôtre mari, pour le recouvrement des nôtres.

LA DOGESSE.

Laissez-moi faire ; je m'en vais bien laver la tête au Doge.

UNE SENATRICE.

Et nous à nos Maris.

ANTONIO.

Dépêchons-nous de servir les malheureux, dans la chaleur de l'affaire : il n'y a point de tems à perdre.

Nous ne voulons pas être amusées. Adieu, laissez-nous aller.

UNE SENATRICE.

Allons vite, allons.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Rien ne nous peut empêcher de rendre à VÔTRE SERENITE' nos respectueuses observances.

*La DOGESSE, & les SENATRICES
sortent avec précipitation.*

TANCREDE.

Au désordre où vous voyez ces bonnes Dames, elles me paroissent aussi affligées de l'affront, que vous-mêmes. Il est vrai que si elles avoient été en votre place, elles auroient perdu l'esprit ; & si vous aviez été Dogesse, vous auriez conservé toute une autre dignité.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, nous aurions gardé plus de décence.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

A C T E V .

S C E N E P R E M I E R E .

AGOSTINO, AZARO, AMELINO,
PAMFILINO, SIR POLITICK,
MR. DE RICHE-SOURCE.

AGOSTINO.

VOICI, Messieurs, ces Misérables, qui vivent dans le sein de la République, sous la douce protection de nos Loix, ont entrepris de les renverser. Voici des Furieux, qui s'étant fait un degré de ce premier attentat, pour monter aux plus noires Trahisons, ont enfin consulté avec le Turc la ruine de la République. Parlez, méchans : parlez, exécrables ; & dites la Verité : je vous le commande.

SIR POLITICK.

Je l'ai toujours dite, & je la dirai toujours ; si ce n'est en matière d'Etat : en ce cas, je tiens qu'on peut mentir pour le Bien de la chose publique*.

AGOSTINO.

Si les remors de la conscience ne vous la font pas dire, les tourmens sauront bien vous l'arracher. Parlez : De quel pays êtes-vous ?

SIR POLITICK.

Je suis Anglois, pour l'honneur, & pour la vie.

* Plaifanterie de Sir HENRIE WOTTON, *Legatus est Vir bonus peregre missus ad mentiendum Reipublicæ Causâ.*

AGOSTINO.

De quelle profession ?

SIR POLITICK.

Politique ; & il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler. C'est moi qui ai fu joindre la véritable Science des Projets avec les maximes de Nicolas Machiavel, & de François Bodin.

AGOSTINO.

De quelle qualité ?

SIR POLITICK.

Chevalier de pere en fils, depuis la Reine Bodicea, qui fit tuer tant de Romains.

AGOSTINO.

Vous devriez mourir de honte devant vos Juges, d'avoir deshonoreré une si longue fuite d'ayeux.

SIR POLITICK.

J'ai reçu beaucoup d'honneur de mes devanciers : mais nous en laisserons un peu à nos succeffeurs ; & la postérité nous fera justice, quand vous ne nous la ferez pas.

AGOSTINO.

Sauriez-vous nier que vous n'ayiez accusé nos Législateurs, & voulu établir chez nous quatre Doges ?

SIR POLITICK.

Par quelque moyen que vous l'ayez pu savoir, je le confesse.

AGOS-

A G O S T I N O .

Habemus confitentem reum.

S I R P O L I T I C K .

Je l'ai voulu, il est certain ; & je le veux encore : mais c'est pour le soulagement de la vieilleſſe du Doge, & pour la dignité de la République.

A G O S T I N O .

Habemus non modò confitentem, ſed contumacem. Ces Relais de Pigeons établis de Veniſe à Conſtantinople : cette invention quaſi furnaturelle, vous a donné le moyen de lier vos commerces avec le Turc. C'eſt ſur vos bons avis qu'il a fait le projet d'une Guerre contre nous, que vous devez *conduire du cabinet*, & voilà comment ſe doit entendre vôtre *Spéculation militaire*, & vos *Secrets pour la Guerre*. Il n'eſt plus tems de diſſimuler : vous voyez que nous favons tout.

S I R P O L I T I C K .

Vôtre Excellence ne fait pas tout, puis qu'elle ignore nos bonnes intentions. J'ai trouvé une invention admirable d'établir mes commerces à Conſtantinople ; mais certes pour le Bien de cet Etat, & pour le Salut de vôtre Ambaſſadeur. Si j'entens la *Spéculation militaire* ; ſi j'ai quelques *Secrets pour la Guerre*, le fruit de mes veilles ne regardoit que vous. Je prétendois apprendre à un Sénateur d'aller au Senat, & de conduire une armée en même tems. Je voulois vous enſeigner l'Art de défaire vos ennemis, ſans vous expoſer aux coups : *Ars belli perfectiſſima*. C'eſt une grande qualité à un Général d'Armée de favoir faire combattre toutes les troupes

avant que de combattre lui-même. C'est la dernière science du Capitaine de savoir faire combattre l'armée sans y être.

AGOSTINO.

Nous savons où nous en tenir pour ce qui vous regarde. [A MR. DE RICHE-SOURCE.] Et vous, malheureux, d'où êtes-vous ?

SIR POLITICK.

Il ne répondra pas. Votre Excellence doit savoir que c'est moi qui porte la parole en toutes choses : il trouvera bon que je réponde pour lui.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je demeure d'accord de tout ce qu'il dira.

AGOSTINO.

Nous avons bien d'affaire de vos conventions. Parlez : de quel pays êtes-vous ?

SIR POLITICK.

Il est François, vous dis-je.

AGOSTINO.

Il me contraindra de l'écouter ! De quelle profession ?

SIR POLITICK.

Circulateur général & particulier.

AGOSTINO.

Il seroit inutile de les interroger davantage. Qu'on les ramene en prison.

Ils sortent.

SCENE

S C E N E II.

LES QUATRE SENATEURS,
UN HUISSIER.

A G O S T I N O .

NOUS sommes heureux en ce point, Messieurs, d'avoir la confession de leurs Crimes, par leurs propres bouches. Ils n'avouent pas seulement leurs entreprises contre nos Loix ; ils les soutiennent ; ils demeurent d'accord de leurs intelligences avec le Turc : mais c'étoit, disent-ils, pour le salut de nôtre Ambassadeur. Qui leur a demandé des soins si officieux ? Qui les a employés ? A qui ont-ils communiqué leurs bons desseins ? *Constat de facto.* Du reste il faut s'en rapporter à de bonnes intentions, qu'on n'a pas connues. Voici, Messieurs, voici le fin du Projet, aussi politique qu'exécrationnable. Après avoir concerté avec le Turc cette expédition impie, ils font je ne sai quelle confédération, entre Paris, Londres, & Venise, pour nous engager dans l'Orient, & porter nos armes contre la Perse. Il arrive de-là, Messieurs, que le Grand Seigneur trouve la République dépourvûe, & que le Persan occupé par nous dans ses propres États, ne peut entrer dans ceux de nôtre ennemi commun. Catilina, ce conspirateur célèbre, ce grand & renommé scélérat, étoit un homme de bien, & un bon citoyen, au prix de ces gens abominables : c'étoit un Romain, qui vouloit se rendre maître des Romains. S'il avoit résolu de tuer le Consul, & de se défaire du

Senat, au moins laissoit-il à Rome ses Dieux, ses Loix, ses Mœurs, & sa Langue. Dans la servitude qu'on nous avoit préparée, on ne laissoit à Venise ni Religion, ni Loix, ni Coutumes; on ne laissoit peut-être aucun vestige de la Nation. Qui chercheroit, Messieurs, un supplice égal à leur forfait, n'en trouveroit point chez les plus ingénieux tyrans: mais je ne puis, je le confesse, me dépouiller des sentimens de l'humanité, *quamquam fortasse inhumanum sit humanum esse erga eum qui hominem exuerit*. Qu'on les étrangle seulement, Messieurs; & pour une marque éternelle de la benignité de nos jugemens, punissons du supplice le plus commun le crime le plus extraordinaire & le plus barbare.

A Z A R O.

Mon sentiment est tout contraire à celui de l'Excellentissime Seigneur qui vient de parler. Il conçoit ces gens-ci comme des personnes extraordinaires, ennemies de nôtre gouvernement, capables de grands & pernicieux desseins; qui concertent enfin avec le Turc la ruine de la République: pour moi, Messieurs, je pense que ce sont des Foux: mais il y a de deux sortes de *Folie*; l'une, qui vient de *privation de Sens*; l'autre, d'une *Imagination déréglée*. La première toute imbécile nous fait plaindre en elle la misère de la condition humaine: la seconde, toujours agitée, agite le monde par l'extravagance de ces visions, & excite la haine des gens raisonnables, qui aiment l'ordre & le repos. Il n'est pas malaisé de connoître laquelle de ces deux Folies possède nos Conspirateurs prétendus, puis que leur imagination les porte au-delà de toutes les choses les mieux établies. Ils se donnent la liberté de créer chimériquement des Magistrats:

gistrats : ils se font en idée des Correspondances à Constantinople : ils forment des Ligues imaginaires, & reglent, en un mot, toutes nos affaires de paix & de guerre à leur fantaisie. Je voudrois savoir, Messieurs, de quelle autorité ils agissent, avec quel ordre, quelle mission ? Certes la Folie a un grand avantage sur la Sageffe, si les paroles & les actions des Sages sont punies, auffi-tôt qu'elles sortent de la regle ; tandis que les Foux ont le privilege de tout dire, & de tout faire impunément. Quelle punition prendre, dira-t-on, de ces Prisonniers ? Mon avis n'est pas qu'on les condamne à la mort, comme a voulu cet Excellentissime Seigneur, par un excès de zele pour la République : mais qu'on ôte la liberté à des foux scandaleux, qui traitent extravagamment les matieres sérieuses, réservées à la prudence des sages.

A M E L I N O .

Peu de gens s'étonneront, Excellentissime Seigneur, de vôtre emportement contra la Folie, dans l'attachement inviolable que vous avez toujours eu à la Sageffe. Comme les opinions des hommes sont différentes, j'ai cru qu'il m'étoit permis d'avoir un autre sentiment ; & vous serez surpris, Messieurs, que la seule considération des gens sensés, m'inspire aujourd'hui de l'indulgence & de l'humanité pour les Foux. Oui, Messieurs, le sujet de ma douceur est une pitié intéressée, qui fait que je m'oppose à leur punition en faveur des Sages. En effet, il y a un si grand mélange de Sageffe & de Folie dans les personnes raisonnables, qu'on ne peut assez admirer l'inégalité qui nous fait voir si divers & si contraires à nous mêmes. Celui qui a su gagner nôtre jugement, & affujettir

assujettir nôtre raison par la supériorité de la sienne, a besoin de nôtre facilité peut-être le même jour pour faire excuser son mauvais sens. Tel est le plus sage du monde en une chose, qui est extravagant dans une autre. Ces grands hommes, dont nous honorons la mémoire, n'étoient pas exemts de folie : les esprits extraordinaires de tous les tems ont eu la leur : c'est aux imaginations déréglées que nous devons l'invention des Arts : le *Caprice* des Peintres, des Poètes, des Musiciens, n'est qu'un nom civilement adouci, pour exprimer leur *Folie*, sans leur déplaire. Laissons, Messieurs, laissons les foux en repos, s'ils y peuvent être : il y a trop de gens intéressés à leur protection. Que s'ils viennent à faillir contre nos Loix, ordonnons de leur châtement selon leur crime : mais si on veut les punir pour l'intérêt du bon sens, & pour l'honneur de la raison ; qu'on se souvienne que cette raison a sujet de se plaindre de beaucoup de gens, & que les plus zélés pour la vengeance, ne seront peut-être pas à couvert de la punition.

P A M F I L I N O.

De puis que j'ai l'honneur d'entrer au Senat, j'ai observé que l'envie de faire voir nôtre esprit, & la vanité de bien parler, nous tirent souvent hors du sujet dont il est question, pour nous jetter en des choses générales, dont il ne s'agit pas. Je connoissois, Messieurs, comme le reste des gens, qu'il y avoit des Foux dans le monde : mais d'en savoir les ordres, les distinctions ; de connoître ces différences délicates qu'il y a de folie à folie, les affinités & les alliances qui se trouvent entre la sagesse & cette même folie, c'est, Messieurs, ce que je ne savois point,

point, & ce que je viens heureusement d'apprendre de vos beaux discours. Pour l'affaire présente que nous avons à traiter, vous l'avez jugée indigne de vos réflexions : & tout ce que je puis recueillir de vos avis, se réduit à châtier des foux sérieux, qui font le métier des sages, ou de pardonner aux extravagans, en faveur de ces mêmes sages, qui sortant de leur assiette, ne font que trop souvent le métier des foux. Beau motif de punition, ou de grace ! Jugeons, Messieurs, jugeons Sir Politick & son compagnon, par eux-mêmes ; sans les charger du crime des imaginations déréglées, s'ils font innocens ; & sans appeller les grands hommes à leur secours, sans intéresser les Peintres, les Poètes, les Musiciens à leur salut, s'ils font criminels. Mais, Messieurs, c'est nous-mêmes qui donnons corps à une chose purement chimérique : n'allons pas plus loin qu'il ne faut ; retranchons la moitié de nôtre esprit : il ne nous paroîtra aujourd'hui ni d'innocens, ni de coupables : nous verrons seulement des foux ridicules, plus propres à nous divertir qu'à nous nuire. Chercher du sens aux chimères ; travailler son intelligence, où rien ne peut être entendu, c'est enchérir sur les chimériques, & se faire une folie mystérieuse, qui passe la naturelle.

A G O S T I N O .

Arrêtez-là. Vous prétendez avoir vos lumieres, & j'ai les miennes, qui ne sont point fondées sur de simples conjectures : je parle *ex visu & auditu*. Il faut avouër que vous avez l'esprit bien en repos, *cum agitur de summa rerum*. Le Senat Romain, en de moindres périls, chargeoit les Consuls de prendre garde *ne quid detrimenti Respublica caperet*. . . . Mais qui frappe à la porte, quand

quand nous délibérons sur une affaire de telle importance ?

Il tire la sonnette, & l'HUISSIER entre.

L'HUISSIER.

Excellentissimes Seigneurs, un Anglois, un Mylord fouhaite de vous parler.

A G O S T I N O.

Qu'on le mette en prison.

L'HUISSIER.

Il demandoit à entrer, pour vous dire une chose de conséquence.

P A M F I L I N O.

Faites-le entrer.

S C E N E III.

TANCREDE, LES QUATRE
SENATEURS.

TANCREDE.

JE vous demande pardon, Messieurs, de la liberté que je prends : je fais que c'est manquer au respect qui vous est dû ; mais ayant appris que vous êtes assemblés extraordinairement, pour juger deux Misérables, que vous avez fait arrêter, j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous informasse d'une chose qui peut contribuer à leur salut.

A G O S-

A G O S T I N O.

Taisez-vous, Monsieur le Mylord : vous êtes bien effronté de venir ici de la sorte, & plus encore de vouloir éclairer les Senateurs de Venise.

P A M F I L I N O.

Ceci est véritablement contre les formes ; mais la bonne intention doit faire excuser toutes choses. Parlez, Mylord, qu'avez-vous à dire pour le salut de ces Prisonniers ?

T A N C R E D E.

Je viens dire à vos Excellences que ces pauvres Prisonniers n'ont point d'autre crime que leur Folie.

P A M F I L I N O.

Les connoissez-vous ?

T A N C R E D E.

On ne peut pas les connoître davantage.

P A M F I L I N O.

Et qui font-ils ?

T A N C R E D E.

Il y a un Chevalier Anglois, que les Livres de Politique ont rendu Fou, & qui a servi dix ans de divertissement à la Cour d'Angleterre. Pour l'autre, je ne le connois que depuis que je suis à Venise : c'est un François chimérique, qui veut établir la Circulation de l'Or, & le faire revenir au même lieu d'où on le transporte, après avoir fait le tour du Monde.

P A M.

P A M F I L I N O .

En avois-je bien jugé, Messieurs ? Prenons garde, je vous prie, qu'au lieu de nous garantir d'un danger au-dedans, nous ne perdions la réputation au dehors ; & que le Senat, qui a donné jusqu'ici une si grande opinion de sa sagesse, ne s'expose à la raillerie Françoisse, & au mépris des Anglois, quand on saura que nous traitons si gravement leurs Ridicules publics, & leurs Chimériques déclarés. Je suis d'avis, Messieurs, qu'on les mette aussitôt en liberté : nous ferons voir nôtre discernement à séparer les choses dont on doit se moquer, d'avec celles qu'on doit véritablement craindre.

A Z A R O .

Si j'ai été d'une autre Opinion, je me rends présentement à la vôtre, comme à la seule raisonnable.

A M E L I N O .

J'avois bien cru qu'il failloit pardonner aux insensés : mais vous me faites connoître qu'il faut se moquer de ceux-ci : je suis de votre avis en toutes choses.

P A M F I L I N O .

Qu'on ramene les Prisonniers, & donnons-leur nous-mêmes la liberté.

A G O S T I N O .

N'allons pas si vite, Messieurs : la précipitation est la mere du repentir.

P A M F I L I N O .

C'est trop discourir sur une affaire si ridicule.

A G O S .

A G O S T I N O.

Je persiste en mon opinion, quoi que seul de mon avis ;
& plaise à Dieu que le vôtre ne soit pas funeste à la République.

S C E N E IV.

On fait rentrer les Prisonniers.

LES QUATRE SENATEURS,
TANCREDE, SIR POLITICK,
MR. DE RICHE-SOURCE.

P A M F I L I N O.

VENEZ, scélérats ; venez, gens dangereux à la République ; venez recevoir le Pardon de tous vos crimes. Politique, Circulateur, allez établir des *Relais de Pigeons*, & mettre la *Circulation* en pratique où il vous plaira.

SIR POLITICK, à MR. DE RICHE-SOURCE.

Ouais ! du ton que parle ce Sénateur, on diroit qu'il veut se moquer de nous, quand il nous donne la liberté. Traiter de Foux deux si grands personnages que vous & moi, c'est une chose que je ne comprends pas ! Il y va de la réputation de ma Politique, & de l'honneur de votre Circulation : je ne souffrirai jamais l'infamie de ce jugement-là. [*Aux SENATEURS.*] Messieurs, retournez aux avis tout de nouveau : je vous déclare que nous aimons mieux être pendus comme Conspirateurs, que d'être sauvés comme Foux.

M R.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Tout-beau, Monsieur Politick, si vous avez envie d'être pendu, je ne l'ai pas, moi: Fou, ou Sage, pourvu qu'on me fauve, je suis content.

PAMFILINO.

Mylord, où font les Femmes de ces Messieurs?

TANCREDE.

Les voilà qui entrent.

SCENE V.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, ME. DE RICHE-SOURCE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

PAMFILINO.

SOYEZ les bien-venueës, Mesdames; je suis chargé de grands remercimens pour vous de la part des Femmes de Venise. Leur *Captivité* vous donne de la compassion: leur *Méchant air* vous fait pitié: vous les voulez mettre dans le *Commerce du beau-monde*: elles vous en sont infiniment obligées: mais leur bonheur est réservé pour un autre tems, & il doit arriver un jour par des personnes plus considérables que vous. Adieu, belle & honorable compagnie.

Les SENATEURS sortent.

SIR

SIR POLITICK.

Adieu de bon cœur, petits Politiques : vous ne vous connoissez guere en grands personnages ; & Venise n'est pas digne de nous posséder.

ME. DE RICHE-SOURCE.

On ne fait ce que c'est ici nu bel-air ; du beau procédé de la belle maniere. Les femmes n'y voyent que des maris. Sortons le plutôt que nous pourrons.

LA FEMME DE SIR POLITICK,
à TANCREDE.

Mylord, si vous demeurez en cette ville après nous, je vous supplie de faire mes complimens à la Dogesse. Cette honnête Dame n'a point de part à nôtre disgrâce, assurément.

LE MARQUIS.

Pour moi, je n'ai de complimens à faire à personne. Qui me rattrapera dans une République, sera bien fin : on n'y fauroit être aimé d'une femme, sans courir hazard de sa vie. Cette Noble Venitienne avec qui j'ai dansé, m'a témoigné quelque passion, il est vrai ; mais rien de concluant ; & j'ai déjà reçu dix avis qu'on vouloit m'affaffiner. Vive la France pour les Galans ; J'en ai toujours été quitte pour un combat avec le mari, ou avec un rival : ici, le poignard, ou le poison ; le tout avec honneur, & dans les formes. Adieu, Messieurs & Mesdames ; très-humble & très-obéissant serviteur.
[Il sort.]

L'ALLEMAND.

Laiffons aller Boufignac en France, & allons tous de compagnie à Hambourg, à Lubec, à Dantzic : ce font des Cités d'un riche trafic, où il fera facile d'établir la Circulation.

TANCREDE.

Pour moi, je ne demeure pas un moment ici, quand vous en ferez sortis : j'irai à Rome, ce grand théâtre du monde, pour faire connoître l'ingratitude de la République, & le bonheur du Pays qui vous poffedera.

SIR POLITICK.

Mylord, en quelque lieu que nous foyons, difpofez de nôtre Politique, & de nôtre Circulation, comme de chofes qui font autant à vous, qu'à nous-mêmes.

TANCREDE, *après qu'ils font tous partis.*

Il faut avouër que j'ai une plaifante étoile, de me faire tomber entre les mains les Foux & les Ridiçules de toutes les Nations : ils divertiffent quelque tems ; mais à la fin ils ennuyent, & Dieu merci, m'en voilà défait.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

